

LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR

le plaisir des
Livres

Champigny
REÇOIT
SÉBASTIEN JAPRISOT
DIMANCHE, 1er DÉC., DE 14H30 À 15H30
4380 ST-DENIS, MONTRÉAL
H2J 2L1 TEL. (514) 844-2587

Montréal, samedi 30 novembre 1991

SIMONE DE BEAUVOIR

La bourgeoise existentialiste



SIMONE DE BEAUVOIR

Deirdre Bair
Fayard, 834 pages.

Monique LaRue

DANS L'INTRODUCTION à sa longue et minutieuse biographie, Deirdre Bair, dont on avait apprécié le travail précédent sur la vie de Samuel Beckett, explique ses buts : « examiner tous les aspects disparates de la vie et de l'oeuvre de Simone de Beauvoir, qui, pris séparément, ont une logique superbe, mais apparaissent souvent, une fois assemblés, sous un jour contradictoire et conflictuel ». C'est bien une multiplicité de facettes, une ondoyante énigme, qu'on poursuit ici : « un kaléidoscope d'images et de réalités, d'opinions et de faits ».

Comment en serait-il autrement dans le cas d'une femme qui, en bonne existentialiste, a toujours fait passer la liberté avant l'identité ? « Les rapports humains doivent s'inventer », dit-elle. La cohérence n'a rien à voir là-dedans.

La vraie question, ajoute la biographe, est de savoir comment évaluer la contribution de Beauvoir, et l'usage qu'il faut en faire. Question parfaitement pertinente sur le plan de l'histoire des idées, sans doute, mais dont toutes les femmes aujourd'hui, quel que soit leur statut, et si inégales que demeurent leurs conditions de vie, connaissent déjà la réponse : si Beauvoir n'avait pas existé et, en un sens, payé de son propre équilibre l'écriture du *Deuxième Sexe* et du témoignage libérateur que constituent ses mémoires et ses romans, la vie et la perception de la vie ne serait certainement pas les mêmes. Femmes, vous lui devez tout, clamait, à son enterrement, Elizabeth Badinter.

Simone de Beauvoir demeure donc, en un sens, un sphinx. Normal pour une femme issue de ces grandes familles qui se marient en-

tre elles, et qui conservera par instinct et jusqu'au bout la réserve qui sied aux descendants des Bertrand de Beauvoir, une des lignées les plus anciennes et les plus renommées de l'histoire de la France. Bourgeoise, Beauvoir. Le Paris des intellectuels et des éditeurs lui appartient d'emblée, elle en fera son fief, et nul doute que le scandale, profitable, lié à la parution de chacune de ses oeuvres, ne provienne en partie de son appartenance au Gotha de la bonne société.

Elle ne se départira jamais d'un certain code des bonnes manières, ni d'une certaine hauteur, vouvoyant Sartre, horrifiée que le grand homme fût à tu et à toi avec un mao pied-noir, sur la fin de ses jours.

Française, Beauvoir : enracinée au terroir, à la maison de famille et au jardin de son grand-père. L'enfance s'écoule dans un grand appartement de Montparnasse, aux côtés d'un père aux idées conservatrices et nationalistes, sous la surveillance étroite d'une mère issue d'une famille catholique, rigoriste.

Durant la guerre, Beauvoir partage le destin de la majorité des Français, et ne s'illustre par aucun héroïsme particulier. La Résistance éconduit Sartre, trop tapageur, soupçonné d'avoir été libéré par les Allemands pour servir de caution. Tous les deux poursuivent donc leur carrière en toute quiétude, prenant leurs vacances à bicyclette comme si de rien n'était. Si bien qu'à la fin de la guerre leurs idées et leurs écrits occupent d'emblée la scène internationale. Malgré sa passion future, l'unique passion de sa vie, pour Nelson Algren, un écrivain de Chicago, Beauvoir n'envisagera jamais sa vie ailleurs qu'en France.

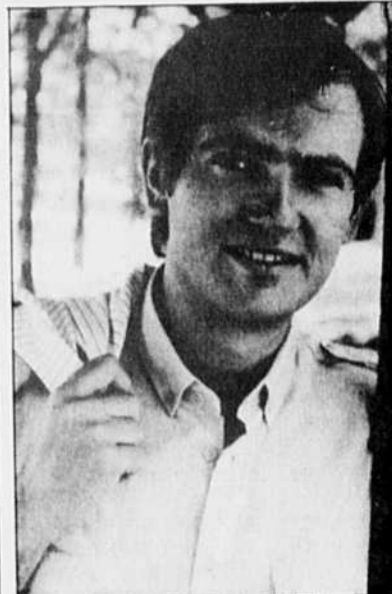
Intellectuelle, Beauvoir : « la fille qui avait un cerveau d'homme » se distingue immédiatement par la réussite scolaire, et ceci ne plaît pas nécessairement à son père qui aurait préféré un garçon comme aîné. À 12 ans, ne lui dit-il pas, en plaisantant

bien sûr, que, contrairement à sa soeur, elle est laide : une fille intelligente n'est pas belle. Et cette qualité qui sied mal aux filles n'est guère portée non plus au cours Désir, où « les prix décernés à la fin de l'année scolaire ne récompensent pas l'excellence du travail, mais la piété, l'obéissance et la conduite ». Heureusement, faute de dot elle obtiendra de poursuivre ses études en philosophie jusqu'à la Sorbonne, où elle se fera voler la première place par Jean-Paul Sartre.

À partir de là, elle le considérera implicitement, selon la biographe, comme supérieur à elle sur le plan de la pensée. Romancière, essayiste, animatrice fidèle des *Temps Modernes*, Beauvoir (ou Castor, comme Sartre l'appela après avoir entendu un Anglais prononcer son nom de beaver) restera toujours cérébrale, tirant résolument la femme du côté de l'esprit, l'extirpant, avec dégoût, mais pour toujours, de la nature qui lui est dévolue. Dans le *Deuxième Sexe* l'opération prendra des centaines de pages, mais elle s'avérera définitive.

Et pourtant, elle est aussi amoureuse, Beauvoir. De Sartre, d'abord, avec lui elle fera le pacte inédit décrit dans *La force de l'âge* : leur relation à tous deux sera essentielle, éternelle, mais n'exclura pas, pour l'un et l'autre, de nouer des relations dites contingentes. Pacte de clarté, de sincérité absolue, qui n'ira pas sans ambiguïtés, voire goujateries de part et d'autre, et plutôt, semble dire Deirdre Bair, de la part de Sartre que de Castor. Passion plus classique, ensuite, avec Nelson Algren, celui qu'elle appellera « mon mari » dans ses lettres et avec lequel elle se comporte parfois de façon étonnamment stéréotypée. Dures amours, finalement, où elle aura sans doute plus donné que reçu.

Tout cela dans la vitrine du Flore, du Dôme, au vu et au su de « la famille », cette collection d'amies et de
Voir page D-4 : De Beauvoir



Didier van Cauwelaert

Pères manqués, faux machos

UN OBJET EN SOUFFRANCE

Didier van Cauwelaert
Albin Michel, 1991
272 pages

Francine Bordeleau

ON NOUS A PRÉVENUS après les narcissiques années 80, les héros de la dernière décennie avant le XXIe siècle auraient tous, par réaction, une odeur de bon Dieu et une allure de Père Noël. Ainsi est François Foncinet, personnage principal d'*Un objet en souffrance*, huitième livre de Didier van Cauwelaert dont on se rappelle *Les Vacances du fantôme* et *L'Orange amère*.

Remarquez que François Foncinet luttera longtemps avant de se rallier à sa vraie nature. À 30 ans, il est une espèce de *golden boy* français : spécialisé dans le redressement — et l'acquisition pour pas cher — d'entreprises, il gère une fortune plus qu'enviable, est couvert de femmes (pour la bagatelle, pas pour le sentiment), ne dort jamais et se soucie de ses contemporains comme d'une guigne. Sauf, évidemment, si ledit contemporain est une contemporaine aux rondeurs épanouies mais fermes. Mais « si je m'étais trompé de vie ? », s'interroge le Foncinet.

Simon, lui, est beaucoup trop atavique pour connaître ne serait-ce que la forme du point d'interrogation. Un raté majuscule, vraiment, qui se balade dans une immonde Lada, s'occupe du département des jouets dans une grande surface et se prend pour un sculpteur doué. Il est aussi marié à Adrienne, une belle aux rondeurs épanouies mais fermes et, bien que stérile, veut un enfant. Le couple, on s'en doute, rencontrera François qui, pour les beaux yeux d'Adrienne, décide de se transformer en donneur de sperme. Cette stratégie sophistiquée de conquête tourne malheureusement vite au drame car Adrienne meurt en accouchant. François culpabilise.

Tout cela n'est que le prélude à la vraie histoire qui en est une de mecs. Et la vraie histoire est beaucoup plus intéressante que son long préambule. Père, François veut donner ce qu'il y a de mieux à ses fils : ce qui signifie pour lui, qui n'est que le donneur de sperme, s'occuper secrètement à faire monter en grade cette minable larve de Simon.

Les hommes vus par le psychanalyste Guy Corneau ont été des pères manqués qui ont donné des fils manqués. Evolution oblige, ceux de Didier van Cauwelaert sont aujourd'hui des pères manqués qui font des fils monotoneux (à huit ans, l'enfant de Simon est un crack en informatique, à dix, il conduit une Ferrari), de faux machos qui sautent sur la première occasion pour se découvrir la fibre paternelle.

Un objet en souffrance comporte une autre idée tout aussi importante : jusqu'à quel point peut-on changer la vie d'autrui ? Le romancier exploite la logique de l'effet pervers jusqu'à l'ultime, et c'est de loin l'aspect le plus réussi de ce récit loufoque.

Voir page D-4 : Cauwelaert

GILLES HÉNAULT

La longue marche d'un poète

Odile Tremblay

ALORS que le Québec aveugle, sourd et quasi muselé cherchait encore un fanal pour dissiper sa grande noirceur, alors que notre poésie trop sage n'osait éclater, s'épauler, se morceler, Gilles Hénault donnait déjà des mots et un rythme à l'indicible. Dès 1941, il publiait son premier poème, *L'invention de la roue*. Cinquante années plus tard, paraît à l'Hexagone son recueil *À l'écoute de l'écoumène*. Dans l'intervalle, un demi-siècle de poésie s'est écoulé. Et l'histoire du Québec a pris le mors aux dents.

De Gilles Hénault, on a dit qu'il était l'un des fondateurs de la modernité québécoise en poésie. L'un de ceux qui aux côtés des Saint-Denis-Garneau, des Anne Hébert, des Alain Grandbois ont permis la rupture des grandes eaux de notre langage. Mais qui écoute vraiment les poètes au Québec ? Aujourd'hui, le grand public connaît tout juste Gaston Miron, un peu Roland Giguère, et tourne le dos aux cris et aux chuchotements des disciples de Pan. Et pourtant, Dieu sait si nos poètes en ont long à dire. Gilles Hénault, particulièrement.

Pourquoi la poésie ? « Parce que certaines choses ne peuvent pas être dites sans elle. Parvient-on à rejoindre le lecteur avec notre intimité gravée sur papier ? Allez savoir. On écrit par besoin, tout étonné d'intéresser parfois quelqu'un d'autre. Voyez-vous, me révèle-t-il un ton plus bas, la poésie, ça se passe dans un autre monde ».

« À travers *À l'écoute de l'écoumène*, j'ai pu tirer de mon inconscient des expériences d'un coma profond, transcrire une forme fascinante de poésie chinoise, exprimer

« Hélas, la poésie n'occupe plus qu'une cinquième zone aujourd'hui, détrônée par le roman et la nouvelle. Mais du haut de son ombre, elle demeure déterminante. Parce que sans elle, tout un univers intime resterait inexprimé ».

mes préoccupations environnementales à travers *Questions pour survivre* : « Est-ce ainsi qu'il faut vivre — Quand la fatigue pourrit le pont — pourrait les racines mêmes de l'étre » », demande sa plume lancinante dans ce beau recueil à l'écriture épurée, exigeante.

À 71 ans, Gilles Hénault ne parle plus d'abondance. Un récent accident cérébro-vasculaire altère momentanément ses facultés d'élocution. Mais toutes les idées sont là dans sa tête qui attendent un canal par où s'écouler. Et sa courtoisie est intacte, comme il sied à un homme de bien. L'écrivain n'habite pas un palace, plutôt un petit appartement tout simple. Il faut dire qu'il ne s'est jamais rangé du côté des nantis.

Plus qu'un simple poète, Gilles Hénault appartient à cette race d'intellectuels militants de la première heure qui furent de tous nos combats et de toutes nos avant-gardes artistiques, quand le Québec n'était pas encore à l'ère de la spécialisation et laissait ses éclaireurs cumuler en autant de flèches à leur arc les tribunes des moyens d'expression.

Comme journaliste, il a travaillé au Jour, au Canada, à La Presse, au

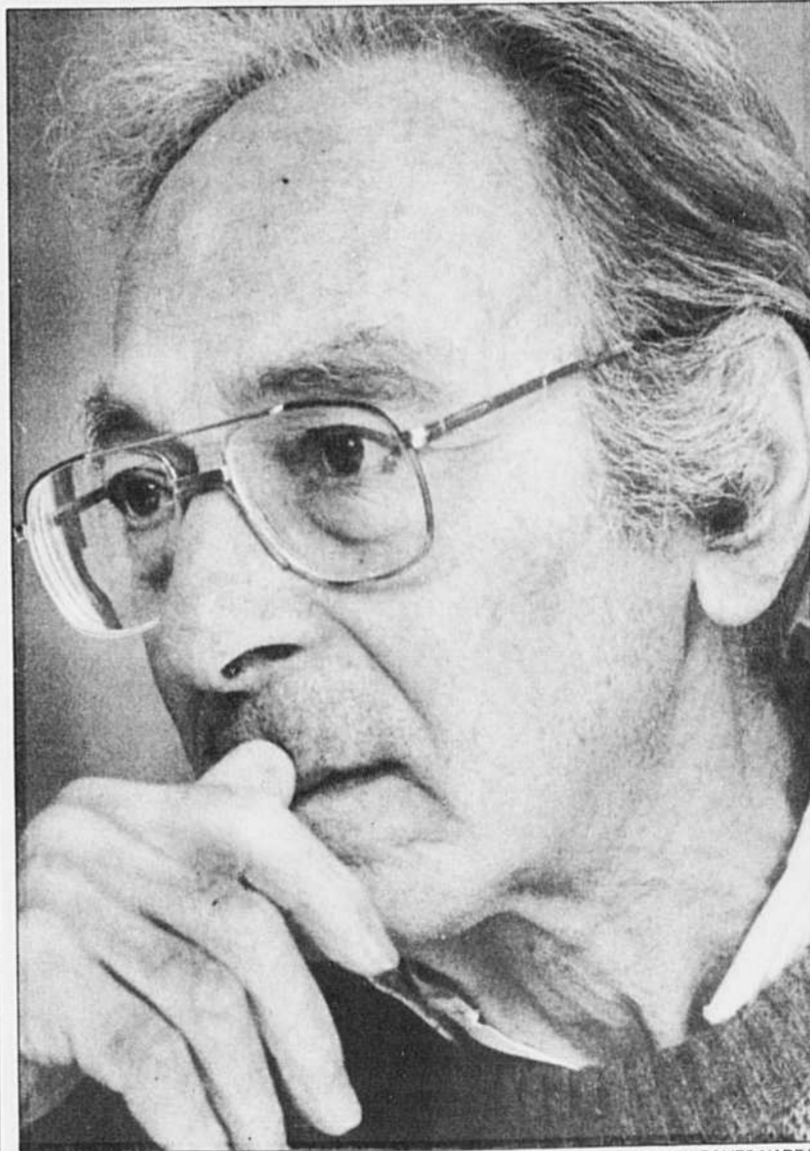
DEVOIR (où, sous le règne d'André Laurendeau, il dirigea la section culturelle de 59 à 61). Il fut critique d'art et de théâtre. C'est lui qui fonda les revues *Liberté*, *Possibles*, encore lui qui fut scripteur et animateur de radio, de télé. Cet ami de Pellan et de Borduas, longtemps éclairé par le faisceau des automatistes et de leur « Refus global », a même dirigé de 1966 à 1971 le Musée d'art contemporain.

Dans sa poésie, les Surréalistes furent ses premiers maîtres. « Parce qu'ils ont inventé de nouvelles images et des associations de mots, d'idées jamais vues. Ici, Anne Hébert et Saint-Denis-Garneau avaient déjà amorcé une poésie moderne dans un Québec ancien. Eux aussi m'ont montré le chemin ».

Mais déjà tout petit, il composait des poèmes dans son coin. « Par eux, j'avais l'impression de m'exprimer complètement », se rappelle Gilles Hénault. L'autodidacte n'est pourtant pas issu d'un foyer d'intellectuels. Né en 1920 à Saint-Majorique, transplanté deux ans plus tard à Montréal. Ses origines modestes le portent très tôt du côté du combat politique.

À l'heure où la chasse aux sorcières bat son plein chez-nous comme chez l'Oncle Sam, Gilles Hénault, aux côtés de Léa Roback et de Madeleine Parent, se mêle aux mouvements ouvriers, fonde un journal pour les petites mains du syndicat de la couture, s'affiche marxiste. C'en est trop pour Duplessis et des sbires qui le mettent au ban de la société, lui retirent sous le pied le tapis de ses sources de revenus. Si bien que le poète rouge doit s'exiler de 52 à 58 à Sudbury, rédigeant là-bas un journal de mineurs. « Mes poèmes de dissidence parlent de fraternité révolu-

Voir page D-4 : Hénault



Gilles Hénault

PHOTO JACQUES NADEAU

Madeleine Monette
AMANDES et MELON

468 pages — 24,95 \$

De la douleur de l'étroite et de l'amour capricieux

Avec ce troisième roman, Madeleine Monette compte dorénavant parmi ceux-là qu'on appelle « grands écrivains », constate la critique.

« Ce roman est une grande oeuvre, par son ampleur matérielle d'abord, ensuite par la profondeur de l'inventaire psychologique de chacun des personnages. (...) Il fallait, pour que ce roman complexe atteignît à la simplicité de l'oeuvre d'art, les dons d'écriture exceptionnels de la romancière. »

Réginald Martel, *La Presse*

l'Hexagone
lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise



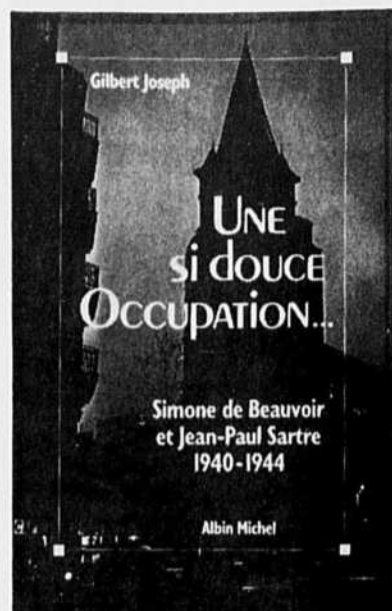
Les mains sales



Robert LÉVESQUE
Le Bloc-notes

SIMONE DE BEAUVOIR et Jean-Paul Sartre ont menti sur leur engagement de résistants durant la guerre. Ils ont « les mains sales », autant du point de vue politique (Beauvoir signa la déclaration des non-Juifs, Sartre triqua avec les Allemands en riant — à la première des *Mouches* en 1943) que du point de vue de l'hygiène, lui ne se lavant presque jamais, elle, avec ses bas troués, « complètement indifférente à la propreté et se nippant à tout va ».

Ils sont rares les livres haineux de nos jours... On a laissé au 19^e siècle (qui se termine vers 1948...) cette industrie du pamphlet où un auteur chasse l'autre, où l'on prend à revers la réputation de l'un, les défauts de l'autre, surtout si cet autre ne loge pas au même parti. C'est pourquoi la publication d'*Une si douce Occupation*... de l'historien Gilbert Joseph, un ouvrage documenté qui brosse le portrait du couple en petits rois de la manigance des carrières, en individus hypocrites et méprisants qui profitent de l'occupation allemande pour publier, elle, son premier roman, et, lui, créer ses deux premières pièces de théâtre, jetant les bases de leur royaume intellectuel, a tant fait sursauter la classe littéraire de 1991. Ce pavé dans la mare fait hurler les admirateurs de Sartre (il en



reste...), il choque ceux de De Beauvoir, il est décrié par les respectueux des réputations de monuments et par tous les mal assis qui vont dire que Gilbert Joseph a beaucoup de courage d'écrire cela cinq ans après la mort de Beauvoir et 11 ans après celle de Sartre... Au-delà des réactions d'offensés, au-delà du caractère inhabituel d'une telle charge, il demeure que l'historien Gilbert Joseph aligne des faits (vérifiés, avec témoignages, numéros des boîtes d'archives, et tout et tout) qui sont indubitables. Les mains, effectivement, sont sales... Sartre : l'historien-pamphlétaire, dès les premières pages, l'attrape soldat, en pleine débâcle de juin 40,

avec deux bidasses et un général qui se cachent en forêt. Ils sont faits prisonniers. Au camp de Trèves, Sartre, qui ne cesse d'exhiber sa supériorité intellectuelle, trafique le bout de saucisse et se fait bien voir des geôliers, sans tenter de s'évader malgré les occasions; il écrit une pièce antisémite (il y fait rire des travers des Juifs), *Bariona, le fils du tonnerre*, dont Gilbert Joseph a lu le manuscrit chez un ex-camarade de camp de Sartre, Marc Bénard. Celui-ci témoigne de la propension de Sartre à ridiculiser les Juifs...

Sartre, après la guerre, laissera entendre qu'il s'est évadé du camp de Trèves (où il resta huit mois). Tout porte à croire, selon Gilbert Joseph, et d'après le témoignage d'un ex-prisonnier, que la libération de Sartre du stalag de Trèves fut réglée par un officier SS, après le succès de *Bariona*... À Paris, sous l'Occupation, menant ses activités d'écrivain et de professeur, Sartre s'empresse de faire créer *Les Mouches*. Où ? Dans le théâtre que les autorités allemandes offrirent à Charles Dullin (qui ne dédaignait pas de collaborer), le Théâtre Sarah-Bernhardt, « aryanisé » et devenant le Théâtre de la Cité (l'actuel Théâtre de la Ville); un des théâtres les plus en vue du Paris de la collaboration.

La première des *Mouches* a lieu en juin 43. Dullin a publié un texte sur cette création dans l'*hebdomadaire Comœdia*, l'ancien journal des théâtres (1907-1938) relancé en 40 avec l'autorisation des Allemands. Sartre avait écrit un article sur *Moby Dick* dans le premier numéro de *Comœdia*... Il

y écrira encore deux fois dans Paris occupé.

De Beauvoir : elle était haïssable, hautaine, méprisante. Elle se grattait le dessus des mains pleines de gale. Elle couchait à droite et à gauche avec les garçons, les filles, dans des hôtels sordides. Elle disait juger infamant le questionnaire que Vichy demandait de signer pour assurer que l'on n'était pas juif... mais elle le signa! Et Sartre aussi!

Mise à la porte du lycée Camille-Sée à la suite d'une enquête de mœurs (on l'accusait de coucher avec une étudiante), De Beauvoir se trouva un boulot à la Radiodiffusion Nationale (la radio de Vichy) pour signer 12 émissions sur... la reconstitution de fêtes anciennes!

Bien sûr, Gilbert Joseph, plus accusateur que juge, en remet. Le roman de Beauvoir en 1943 (*L'Invitée*) est « un ouvrage niais ». *Les Mouches* sont « un succédané d'Orestie ». Ce sont « deux êtres dévorés par l'ambition » chez qui « une volonté d'hégémonie » fleurissait. Ils étaient « insensibles » au drame qui se jouait. Sartre à 38 ans, Simone à 35, étaient à l'âge de la conquête littéraire de Paris et ce n'est pas une guerre qui les aurait arrêtés.

Le lendemain du débarquement en Normandie, Sartre, au Vieux-Colombier, salue en scène avec les acteurs de *Huis clos* et boit un vin d'honneur en coulisse avec les représentants allemands du *Theatergruppe*. Cela suffit à comprendre l'enquête et l'acharnement de Gilbert Joseph.

☆☆☆
Une si douce Occupation... Gilbert Joseph, Albin Michel, 1991.

LA VITRINE DU LIVRE

UN CANABEC LIBRE

L'illusion souverainiste
L.-M. Vacher
84 pages
Ed. Liber

L.-M. Vacher enseigne la philosophie au cegep Ahuntsic. Jusqu'à présent il a publié plusieurs articles sur la culture et la politique québécoises. Après analyse, après étude, Vacher se demande si tout le débat actuel sur la question nationale n'est pas « une méprise et une confusion ». « Le souverainisme correspond à un complexe réactif qui ressemble fâcheusement au caprice d'un conjoint vexé d'être négligé mais incapable de s'arracher à sa dépendance ».

ESCALAPE FOUDROYÉ

Alphonse Crespo
Les belles lettres
169 pages

L'État a mal à sa médecine. Gouffres financiers pour les absolutistes du libéralisme, vache sacrée pour les tenants du « tout-état », la médecine est aujourd'hui le sujet de multiples débats ou polémiques. Alphonse Crespo, médecin, fils et petit-fils d'historiens, vient d'écrire un pamphlet qui fera grincer bien des dents. Page 111 : « La législation en voie d'élaboration dans le domaine de techniques médicales d'avant-garde ébauche une forme nouvelle de l'asservissement à l'État : l'esclavage biologique ».

L'ÉTAT DES SCIENCES ET DES TECHNIQUES

Collectif d'auteurs
Éditions du Boréal
495 pages

Sous la direction de Nicolas Witkowski, plus d'une centaine de mathématiciens, physiciens, informaticiens, biologistes, paléontologues et autres scientifiques ont composé cet état des sciences et des techniques qui ont cours aujourd'hui. Avec ses 200 articles, ce bilan des sciences couvre toutes les sphères d'activités où la technique influence quotidiennement les opérations humaines. Page 8 : « Devenue un bien de consommation presque comme un autre, la science se monnaie et s'échange ».

LES MÉMOIRES DE NESTOR

Serge Provencher
VLÉ Éditeur
203 pages

Les amoureux de Tintin, Milou, Haddock et la Castafiore seront certainement heureux d'apprendre qu'on dispose désormais des mémoires de Nestor, le domestique à l'air pincé. Sous la plume de Serge Provencher, voilà en effet qu'on dévoile sur la place publique les « regards », pleins de retenue et de sobriété, de Nestor sur Tintin et sa bande. Page 143 : « J'aimais Milou. Pour lui, très volontiers, j'aurais tout balancé. C'était une des bêtes auréolées de munificence et sans lesquelles l'humanité dépérirait à petit feu ».

DIX-HUIT IMAGES PAR SECONDES

Budd Schulberg
Ed. Seghers
487 pages

Budd Schulberg a écrit *Qu'est-ce qui fait courir Sammy* ? Un roman dans lequel les personnalités de Sam Goldwyn et Louis B. Mayer étaient si reconnaissables qu'il valait à son auteur d'être « mis à la porte d'Hollywood ». Faut dire que l'endroit, Schulberg le connaît. Son papa, — B.P. Schulberg — en était un. Il était le « patron » de la Paramount. Outre ce roman, l'ami Budd a écrit notamment *Sur les quais, Des visages dans la foule et Tout ce qui bouge*. Aujourd'hui, il raconte le Hollywood de 1921 à 1932.



LA LANGUE DE COTON

François-Bernard Huyghe
Laffont
186 pages

Après le rafraîchissant *La soft-idéologie*, voilà que François-Bernard Huyghe s'attaque à la langue de bois. Pardon! À la langue de coton. Celle qu'utilisent, et usent, les politiciens qu'ils soient de droite, de gauche, d'en haut ou d'en bas, comme les stars, comme les industriels. Page 10 : « Cadre supérieur, que dire du rôle de l'entreprise dans la société post-industrielle ?... Rassurez-vous ! Avec un minimum de travail et de malhonnêteté intellectuelle, vous pouvez vous en tirer. L'art de ne rien dire s'apprend, et la langue est aussi faite pour ne pas communiquer. Nos camarades des faux-culs le savent depuis longtemps. Quelques poncifs, un bon vocabulaire de base, un chouchou de charabia et des techniques simples vous mettront à l'abri. Ce livre est fait pour vous aider ».

L'EXIL DE SULLIVAN

Marc Lesage
Quinze
134 pages

Sur la page couverture, on confie que « Auguste dit Sullivan, enfant d'après-guerre, issu d'un milieu intellectuel, est un chanteur folk plutôt paumé. Tant en Amérique que sur le vieux continent, il partage son temps entre ses ballades; Violaine, sa fille unique adorée; Marie, la jolte danseuse devenue maquilleuse; Julia l'artiste; sa mère, lectrice de Proust et sa grand-mère, l'anarchiste libertaire des années trente ». *L'exil de Sullivan* est le premier roman de Marc Lesage.

LA VIE LITTÉRAIRE

Serge Truffaut

À UN TITRE près, en 1990 il s'est publié autant de monographies dans le secteur rassemblant tout ce qui a trait à la fiction qu'en 1989. En effet, les statistiques compilées par la Bibliothèque nationale du Québec (BNQ) indiquent que les éditeurs ont imprimé 1 517 fictions en 1990, soit une de plus seulement qu'en 1989. C'est dans le secteur dit des sciences sociales qu'il s'est publié le plus

grand nombre de monographies, soit 1 643. Un inventaire qui indique tout de même une baisse de 5 % sur 1989.

Après les sciences sociales et la littérature, le secteur de l'éducation occupe la troisième place avec 583 parutions, juste devant les sciences avec 577 parutions. Le créneau le plus faible aura été celui de la science militaire. En 1990, on a édité un seul ouvrage comparativement à six l'année antérieure.

Toutes catégories confondues, 7 546 titres de monographies auront

été publiés en 1990, soit 4 876 livres et 2 670 brochures indique la BNQ. Par rapport à 1989, il s'agit d'une diminution de plus de 4 %.

Dans son analyse, la BNQ souligne qu'après « deux années marquées de façon consécutive par une augmentation du nombre de publications, succède une diminution qui confirme la tendance, clairement observable sur dix ans, voulant qu'une baisse dans la production éditoriale québécoise suit et précède généralement une hausse ». Sur cinq ans, on a constaté une progression de 7 %.

L'an dernier, le prix moyen d'un livre, ce qui exclut la brochure, était de 26,14 \$, soit une hausse très marquée de 25 % sur 1989. Quant au tirage global, il aura atteint 17 millions d'exemplaires, soit une baisse de plus de 6 % sur l'an dernier.

Le rôle des intellectuels

Demain à 14h la librairie Gallimard sera le lieu d'une discussion sur la place et le rôle des intellectuels dans la société québécoise. Dans un communiqué, on annonce qu'au cours de cette discussion les questions suivantes seront posées : Le Québec a-t-il ou pas une tradition d'anti-intellectualisme ? Les intellectuels ont-ils un rôle à jouer dans les grands débats qui animent notre société ? Les participants invités à débattre de ces thèmes sont : Jean-Marc Piotte, essayiste et professeur de sciences politiques à l'UQAM, Fernande Saint-Martin, théoricienne et professeur d'histoire

de l'art, Sherry Simon, co-directrice de la revue *Spirale* et professeur d'études françaises, Lamberto Tassinari, directeur de la revue *Vice Versa* et professeur de littérature, et Laurent-Michel Vacher, essayiste et professeur de philosophie.

Conjonctures

Au sommaire du dernier numéro de la revue *Conjonctures*, on soulignera notamment une analyse du nationalisme signée par le philosophe allemand Peter Sloterdijk ainsi qu'un texte inédit de François Châtelet sur les droits de l'homme, deux traductions de textes édités par la revue italienne *Luogo comune*, l'un portant sur l'aliénation et l'autre sur l'enfance, en plus de textes divers portant sur la question nationale, la maternité comme catégorie politique ainsi qu'une lecture biblique de la guerre du Golfe.

Littératures actuelles

La première partie de cette émission littéraire du réseau FM de Radio-Canada traitera des biographies publiées récemment sur Simone de Beauvoir, Sigmund Freud, Marcel Proust et Edgar Poe. Au cours de la deuxième heure de cette émission, Suzanne Giguère recevra Emmanuel Locha Mateso, auteur d'une anthologie de la poésie d'Afrique noire d'expression française. Cette émission prend les ondes à 14h 30.

LA RECHERCHE

N° 238 • DÉCEMBRE 1991 • 6,55 \$

- LES PRIX NOBEL 1991
- LA RÉHABILITATION DES PLANS D'EAU
- LA CHIMIE DE L'ANXIÉTÉ
- TOURBILLONS ET SUPERFLUIDITÉ
- LE CHÔMAGE EST-IL DÛ AU PROGRÈS TECHNIQUE ?

DOSSIER :
Les techniques de l'imagerie moléculaire



LA RECHERCHE

LA PREMIÈRE REVUE D'INFORMATION SCIENTIFIQUE

OFFRE SPÉCIALE D'ABONNEMENT — UN AN : 49,00 \$ + (TPS)
Je souscris un abonnement d'un an (11 nos), à LA RECHERCHE au prix de 49,00 \$ + 7 % (TPS) = 52,43 \$
Veuillez payer par chèque établi à l'ordre de Diffusion Dimédia Inc.

Nom _____
Adresse _____
Ville _____ Code postal _____

À retourner accompagné de votre règlement à : Diffusion Dimédia, 539, bouli. Lebeau, Saint-Laurent H4N 1S2

« Un délai de 6 à 12 semaines interviendra entre la date de la demande d'abonnement et la réception du premier numéro. L'abonné(e) sera pour un an à compter du premier numéro reçu »

L'attrait du vide

LES INSTRUMENTS HUMAINS

Vittorio Sereni
Traduit de l'italien par Bernard Simeone et Philippe Renard Verdier, Lagrasse, 1991. Édition bilingue. 274 pages

Hervé Guay

MORT À MILAN en 1983, Vittorio Sereni est sans doute avec Mario Luzi parmi les poètes italiens les plus importants de sa génération. Son oeuvre rare à l'assise indiscutablement métaphysique vaut le détour.

La captivité qu'il connaît en Algérie durant la seconde guerre mondiale lui permettra de frapper ses premiers vers, de formuler en des accents singuliers l'angoisse ténue qui l'étreint.

La limpidité fait parfois place chez lui à l'entrelacs d'une ponctuation omise ou bien rajoutée, laquelle lui permet de nuancer une versification qui tend vers la prose sans jamais cesser d'être fragmentée. À l'image du vide qui le hante, Sereni fait du vers un entre-deux, impossible à cerner quoique présent, marqué, pointé.

Le reproche le plus fréquent qu'on lui fera, l'abstraction de ses poèmes,

rend compte du niveau de ses préoccupations. Le poète se montre moins obsédé par les contingences du quotidien que par l'imperfection de la nature humaine. Imparfait en ce qu'elle s'adapte mal aux aléas de l'existence que sont le Temps, l'opacité des signes, la futilité sociale. Ce dont témoigne éloquentement l'appellation du recueil, *Les instruments humains*, qui réunit vingt ans de sa poésie.

Les questions fusent sans réponse dans son oeuvre tel qu'au début de *Dans la neige*, un poème qui date de 1948. « Lierres ? étoilles imparfaites ? coeurs obliques ? / Où conduisaient-ils, quels messages / ébauchaient-ils,

légers ? / Pas si banal ces signes. »
D'autres fois, l'interrogation en pure perte (« De nous qu'est-ce qui fuit au fil du courant ? ») se résout en déchirement intérieur. « Et bientôt déçus de leur proie / les squelets qui là-bas sillonnent le golfe / bientôt entre eux se mettront en pièces... »

Constante sera en tous cas chez le poète la découverte du néant dans les différentes voies prises par l'homme, au point que cet attrait parcourt sa poésie comme un constat moins affirmé qu'à demi avoué, sous entendu. Dans la manière Sereni, cela donne : « O dormeur, qu'est-ce que le sommeil ? »

TRIPTYQUE

C.P. 5670, SUCC. C. MONTRÉAL (QUÉBEC) H2X 3N4 Tél.: (514) 524-5900 ou 525-5957



Le Guide de la chanson québécoise
essai-dictionnaire par Robert Giroux, C. Havard et R. LaPalme
176 p., 15,95 \$

Un livre très attendu, il passe en revue toute la chanson québécoise depuis le début du siècle jusqu'à aujourd'hui. Très abondamment illustré. Chaque période historique est présentée dans ses dimensions politiques et sociales.



Un livre cassette une carte
184 p., 24,95 \$

Le livre propose une lecture qui se démarque à la fois des études institutionnelles sur la chanson et de la critique rock ambiante. On y met de l'avant une nouvelle approche enracinée dans l'expérience québécoise, tout en la situant dans une perspective plus globale.



Les arts et les années 60
sous la direction de Francine Couture
170 p., 19,95 \$

Le présent ouvrage rend compte du dynamisme, de l'invention et du décloisonnement dont ont fait preuve à l'époque les différentes pratiques artistiques majeures. Le lecteur saura apprécier avec quelle éloquence les arts ont su manifester, littéralement, l'explosion de la société québécoise.

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

jeudi 5 décembre de 17h à 19h
GERMAINE BEAULIEU
VOIE LACTÉE
RÉELLE DISTANCE
Écrits des Forges

de 9h à 23h30
362 jours par année

1120, ave. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

Les risques du format

PASSÉ LA FRONTIÈRE

Michel Dufour
L'Instant même, 1991, 107 pages.

LE LEVER DU CORPS

Jean Pelchat
L'Instant même, 1991, 129 pages.

Louis Cornellier

L'ART de la nouvelle littéraire est exigeant. Celui qui s'y risque se doit d'être alerte et en parfait contrôle de ses moyens, sinon le résultat prend la figure d'un roman avorté. Chaque tentative singulière porte sur elle-même l'enjeu de l'autonomie du genre par rapport à l'écriture romanesque. Des quelques contraintes que doit respecter l'auteur novelliste, deux sont indispensables à la réussite de l'entreprise : la concision formelle (qui n'a que peu à voir avec la quantité de pages) et un zèle de tout instant dans la direction de l'intrigue. Extrêmement nerveux, le genre s'étouffe à folâtrer, ne serait-ce que de manière furtive, dans l'accessoire.

Dans *Passé la frontière*, Michel Dufour ne parvient pas vraiment à relever le défi. Face au gouffre de la folie ou du fantastique (on ne sait trop), ces personnages sont pris de vertige et se laissent entraîner au-delà d'un point-limite qu'ils sont seuls à percevoir. Une femme est littéralement avalée par la garde-robe de son mari obsédé de propreté; un homme est fusillé dans une salle d'attente; un autre est cloué au pilori par des écoliers devenus soldats de plomb; un modeste employé de bureau, croyant réaliser un rêve en touchant le ciel, le déchire et se retrouve en prison et ainsi de suite, l'autre côté de la frontière n'ayant pas de bornes.

Les textes de Dufour, très brefs, ne donnent lieu à aucune digression. Ce qui fait problème, ce n'est pas qu'ils glissent vers l'accessoire, mais bien qu'ils souffrent d'un manque de cohérence. Presque toutes les nouvelles de ce petit livre sont victimes du syndrome du chaînon manquant. Les transformations subtiles qui président au « passage de la frontière » ne reposent sur rien de solide.

Au début, l'histoire est plausible et, soudain, le lecteur ressent la fâcheuse impression d'avoir été berné. A-t-il oublié de lire une page? Pourtant non, mais il se retrouve quand même, malgré lui, dans un monde qui n'a plus rien à voir avec le précédent. À cet égard, les exemples de « Basse-cour », « L'une l'autre » et « Turbulence » sont particulièrement

significatifs. Les intrigues y sont tellement confuses, les finales tellement éloignées du point de départ qu'on ne peut que s'y perdre. Certaines nouvelles sont un peu mieux construites (je pense ici aux diaboliques « Liaison téléphonique », « Soldats de plomb » et « Vengeance de Reine »), mais l'ensemble reste décevant. De plus, l'écriture, quoique correcte, manque nettement de singularité. Seul l'esprit maniaque de l'auteur réussit à sauver la barque du naufrage.

Chez Jean Pelchat, la folie furieuse s'inscrit à l'intérieur d'un cadre dont les limites sont mieux contrôlées. *Le lever du corps* chevauche la frontière qui sépare le recueil de nouvelles du roman. Les cinq titres qui le constituent s'éclairent les uns les autres et forment un ensemble qui ne peut être entamé. Apocalyptiques, rédigés dans une langue gracieuse mais toujours convulsive, les textes de Pelchat ont une saveur très fin-de-siècle qui réjouira les amateurs de catastrophes toutes de dentelles dont je suis.

Se conformant à l'esthétique hollywoodienne et spasmophile du vidéo-clip (basée sur le principe de la parataxe), *Le lever du corps* atteint des sommets vertigineux de dépaysement qui sont une source sans cesse renouvelée de bonheur pour ceux et celles qui se complaisent dans la beauté du délire. On se tire des balles dans le corps à répétition sans en être affecté, on végète languoureusement dans un Montréal effondré d'après-guerre, on s'engouffre dans des contrées peuplées d'êtres bizarroïdes que l'on doit vaincre pour enfin reconnaître le sublime visage d'une fiancée digne des princesses du Moyen-Âge, comme si la fin du monde rendait la folie viable.

Le tout dans un style qui ne se dément pas, laissant ainsi le champ libre à l'émergence du ravissement : « J'allais retrouver ma fiancée, beauté aux mille visages, à la peau tatouée d'édifices modernes et de voitures sport, ma fiancée aux cheveux multicolores et reptiliens, tatouée du petit orteil droit au lobe de l'oreille gauche »; « Nous nous rapprochions des pieds aux orties insurmontables, où la porcelaine reflétait maintenant des soleils fragiles ».

Bien qu'il soit dommage qu'une certaine confusion fasse parfois ressembler les hallucinations de Pelchat à une littérature désincarnée, *Le lever du corps* offre, à coup sûr, une voix forte dont la frénésie devrait réussir à faire oublier les malencontreuses fausses notes.

DERNIER THÉÂTRE

Jean-Robert Sansfaçon
VLB, 1991
193 pages

Louis Cornellier

LES RAPPORTS humains sont fondés sur le malentendu et la disjonction des corps fouette les illusions collectives jusqu'au sang depuis l'aube des temps. Cela, les esprits éclairés le répètent inlassablement à partir des socles théologiques et psychanalytiques dégrésés, mais la dénégation du drame persiste à envahir les têtes fêlées par l'espoir d'une fusion harmonieuse à venir. Aussi, quand un écrivain racé parvient à se situer au-dessus de la mêlée afin de nous rafraîchir une mémoire toujours trop courte et prompte à s'effacer, la dignité commande une écoute presque religieuse à la société des aveugles d'eux-mêmes dont nous faisons tous partie.

Avec *Dernier théâtre*, je l'affirme vivement et sans retenue, Jean-Robert Sansfaçon signe une oeuvre incontournable qui allie la maîtrise du style à la puissance dévastatrice du propos. Paul Longtin, son vieux et charmant personnage principal (il est aussi le narrateur), arrive comme un cheveu sur la soupe des bonnes gens que nous sommes et il refusera pour longtemps encore de se laisser déloger de nos âmes bienpensantes. D'ailleurs, ce n'est pas le moindre des mérites du livre de Sansfaçon que de nous convaincre que, désormais, nous serons pris pour vivre avec.

Le vieillard est peinarde et ferme dans son intention de laisser les troublantes histoires aux autres. Abandonné par sa femme (je laisse au lecteur le plaisir de découvrir comment), il se réfugie dans l'apaisante solitude de l'artifice théâtral intime. Sa scène est son salon et sa nouvelle amoureuse n'habite que deux étages sous lui. Le temps finira bien par arranger les choses, car la belle, il en est persuadé, complète avec une subtilité un peu désuète son arrivée dans le nid d'amour. Après tout, ne lui jette-t-elle pas des regards approbateurs à chaque fois qu'il la croise au supermarché? N'a-t-elle pas insisté pour venir lui rendre visite afin de faire plus ample connaissance? Voilà qui suffit à Longtin pour le conforter dans son idée que les fiançailles approchent.

Quant la méprise est à ce point charmante, les indices désobligeants sont escamotés par l'inconscience et

JEAN-ROBERT SANSSAÇON

Le vieil homme et l'amour

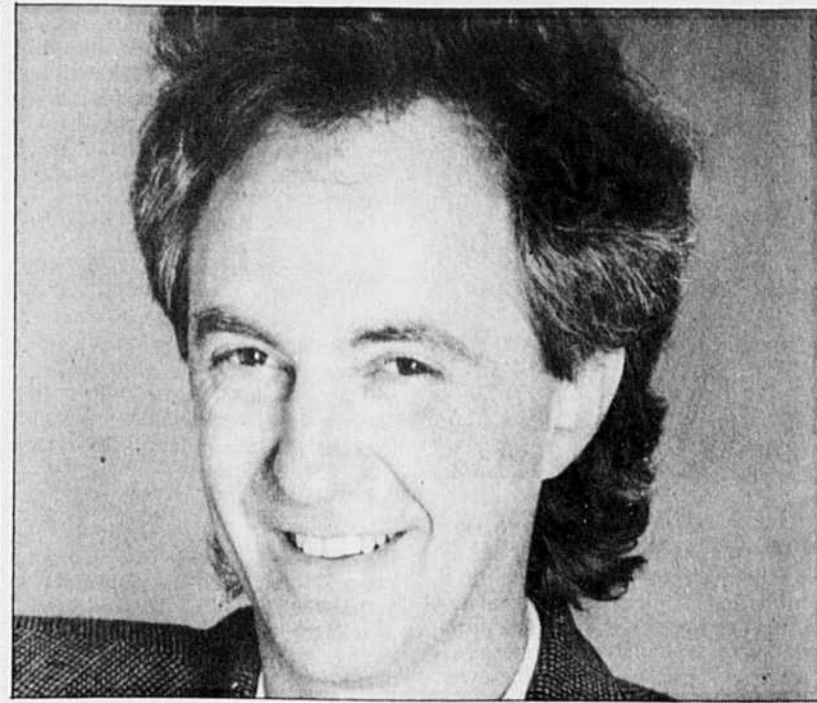


PHOTO LES PAPAZZI

Jean-Robert Sansfaçon

il devient facile de se convaincre que « la vie vaut la peine d'être subie » (sic). Or, quand les voyages de noces se terminent à l'hospice, les masques désagrégés des amoureuses font rapidement place aux implacables visages des travailleuses sociales pour qui le respect humain se situe dans les filières bureaucratique d'une société sans âme.

En donnant la parole à un septuagénaire dont la splendide candeur provoque les larmes, Jean-Robert Sansfaçon nous fait vivre à l'intérieur le récit d'une trahison plus que contemporaine qui tire sa force de destruction des bons sentiments qui l'animent. Il nous dit que ceux qui se croient aimés deviennent irrémédiablement les proies faciles des dames patronnesses modernes qui, comme leurs ancêtres, assassinent le désir dès qu'il voit le jour, ne laissant sur leur passage que « les coeurs en lambeaux, les restes d'émotions et les bêtes mortellement atteintes ».

Dernier théâtre s'infiltre au coeur même de la dictature de la charité pour en faire ressortir les maléfiques conséquences. Angéliques à 20 ans, compréhensibles à 40 et drôles à 50, les coups de foudre deviennent vite

sénilité au-delà de 60 ans pour ceux que dévore le bien des autres. L'attention n'est pas l'amour et la froide compassion jamais n'aura raison de l'errance individuelle : « Après tout, l'humanité n'a pas toujours été sous le joug de la psychiatrie et ne s'en portait pas plus mal pour autant. Tout le monde a le droit de tenter sa chance et d'espérer pouvoir s'en sortir seul. Un jour ».

Le style de Sansfaçon emballa parce qu'il sait rendre crédible la débilité de Longtin tout en conservant la grâce de la précision et le sang-froid d'une narration à la première personne du présent de l'indicatif. La plainte discrète qui s'y fait entendre mériterait d'être écoutée, quitte à l'imposer, par tous les intervenants de la santé (qui concerne toujours, on commence à le savoir, celle des autres). Rendre la vue aux aveugles n'a jamais fait de tort à qui que ce soit et tous les analphabètes de la condition humaine y gagneraient beaucoup.

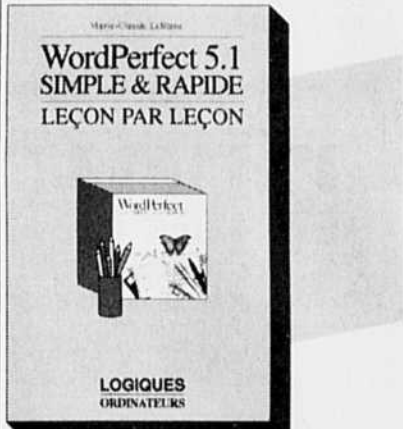
Dernier théâtre, parce qu'il blesse en charmant, constitue sans contredit le livre le plus accompli de l'année littéraire en cours. Sa lecture,

L'INTELLIGENCE

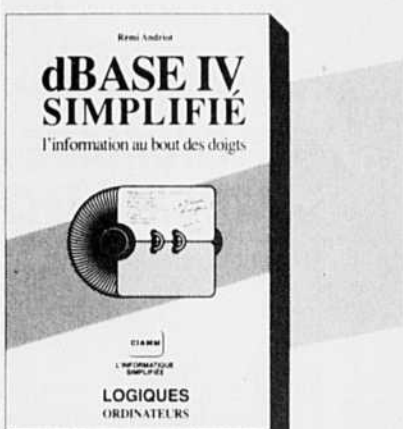
naturelle



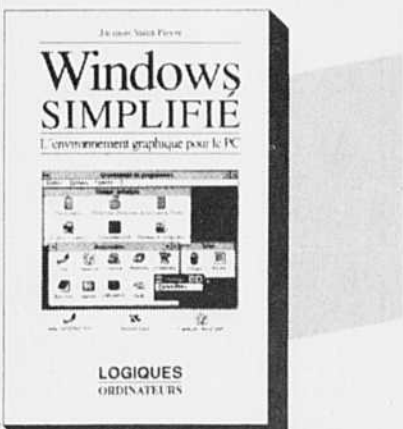
MS-DOS SIMPLIFIÉ
Version 5
Sylvie Roy
136 p. - reliure spirale
14,95 \$



WordPerfect 5.1
SIMPLE & RAPIDE
LEÇON PAR LEÇON
Marie-Claude LeBlanc
238 p. - reliure spirale
24,95 \$



dBase IV simplifié
Rémi Andriot
223 p. - reliure spirale
24,95 \$



Windows simplifié
Jacques Saint-Pierre
159 p. - reliure spirale
18,95 \$

Les éditions LOGIQUES

C.P. 10, succ. «D»
Montréal QC H3K 3B9
Tél.: (514) 933-2225
FAX: (514) 933-2182

La vie en vers

LES TOURS DE LONDRES

Jacques Côté
VLB, 1991, 128 pages

Louis Cornellier

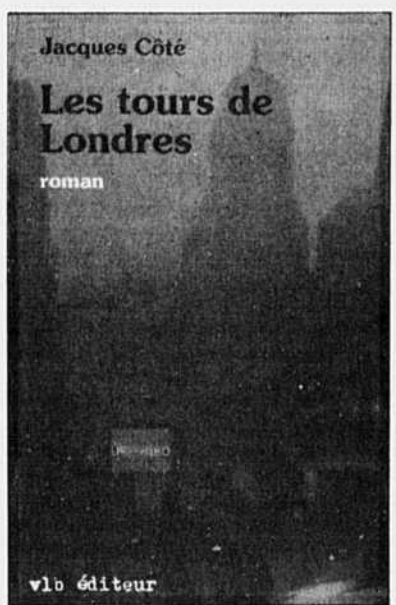
LA TÊMÉRITÉ et le désir de faire différent porte parfois certains auteurs sur les sentiers minés de l'extravagance. Utiliser la versification dans le cadre du genre romanesque ne constitue pas la plus facile des excentricités. Les vers étant allergiques à la futilité, le moindre relâchement dans le travail d'écriture risque de donner la couleur du ridicule à un projet qui se veut exigeant.

Intrépide ou insolent, le premier n'excluant pas le second, Jacques Côté tente, avec son second roman intitulé *Les tours de Londres*, de soutenir le pari. Dans un décor sur lequel les typiques tours londonniennes jettent leurs ombres ineffables, il nous raconte en une suite de quatrains plus ou moins cadencés les aventures de deux personnages, Gros Jules et Lili, perdus dans la faune branchée mais combien désorientée du Londres actuel. Apparemment surpeuplé d'oiseaux rares où les punks se le disputent aux paumés ordinaires, visites de cimetières lugubres, bousculade des emplois de crève-la-faim, baisés sauvages sans lendemain ni conséquence, le paysage ici exposé ressemble plus aux fonds de poubelles anglais qu'au palais royal.

Or, l'amour rendant aveugle, nos deux héros s'y paieront du bon temps jusqu'à ce que la lâcheté humaine vienne obscurcir la pénombre climatique déjà envahissante. Ainsi, au cours d'un party endiablé où les jambes en l'air n'ont de cesse de menacer le fragile plafond, Gros Jules succombe aux charmes d'une lascive Danoise assez longtemps pour que sa non moins lascive Polonoise Lili le surprenne sur le fait.

La rengaine est connue et Jacques Côté ne renouvelle en rien le pattern usé jusqu'à la corde des amours déçues. Si l'audace formelle déjà mentionnée venait donner un souffle à la platitude du propos, on serait prêt à pardonner à l'auteur sur le champ pour l'ennui et la perte de temps qu'il vient de nous imposer. Mais il n'en va pas toujours ainsi au pays de la hardiesse.

Plus la lecture avance, plus on se demande pourquoi le romancier insiste pour nous faire subir la contrainte d'une versification inégale qui ne mène nulle part. La dernière page lue, la seule réponse plausible demeure celle du remplissage de pages. Les espaces blancs laissés libres permettant à Côté de déployer sa brocante sur un nombre de feuillets plus substantiel, le livre parvient à



faire 120 pages là où 50 auraient suffi. L'épaisseur matérielle compense ainsi la minceur de l'imagination. Pour le reste, c'est raté. Les rimes alternées qui forment la majeure partie du livre sont entrecoupées de rimes embrassées sans que l'on sache trop pourquoi, la subtilité sur la-

quelle repose la réussite de la rime (eh oui! les vers sont rimés!) est absente et le rythme du texte est d'une fadeur digne d'un plat de tofu non-assaisonné. Peu importe le « côté » par lequel on le prend, *Les tours de Londres* s'avère être un livre sans saveur dont le seul effet des vers qui le composent est de rendre sa lecture éternante : « Le chauffage central réchauffait peu à peu / L'air froid et humide de la maison / L'odeur du café, du bacon et des oeufs / S'infiltrait lentement jusqu'au salon ». Pas très convaincant.

La quasi noyade symbolique et très réelle de Gros Jules sur laquelle se ferme le livre se donne des allures tragiquement somptueuses qui font frémir le lecteur tout en atténuant sa frustration. Tel un sursaut du désespoir, les vers se font justes et assassins : « Il paniquait d'être ainsi arraché au rivage / Pour se faire ensuite avaler par la mer / Il se débattait ardemment à la nage / Avec un instinct animal de retrouver la terre [...] Quelque part sur la Méditerranée / L'appel d'un navire résonnait au loin / Mais sans réponse bien que répété / Un signal lugubre et lointain ». Le malheur, c'est qu'il est trop tard. Pour lui. Et pour nous.

Librairie GALLIMARD

Les intellectuels au Québec: un débat

Dimanche le 1er décembre 1991
à 14 heures

La Librairie Gallimard vous invite à un débat sur la place et sur le rôle des intellectuels dans la société québécoise.

Les participants seront:

Jean-Marc Plotte, Fernande Saint-Martin, Sherry Simon, Lamberto Fassinari, Laurent-Michel Vacher

Le débat sera animé par Alain-Napoléon Moffat

3700, boul. Saint-Laurent, Montréal, H2X 2V4
Tél.: (514) 499-2012 • Téléc.: (514) 499-1535

NOUVEAUTÉS



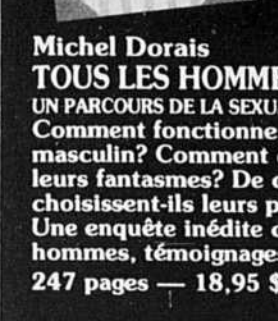
Jacques Pelletier
LE ROMAN NATIONAL
La question nationale, qu'en est-il dans la littérature québécoise? À travers l'oeuvre de Victor-Lévy Beaulieu, Jacques Godbout, André Major, l'auteur pose la question du reflet, de l'évolution et de l'anticipation du devenir national.
244 pages — 21,95 \$



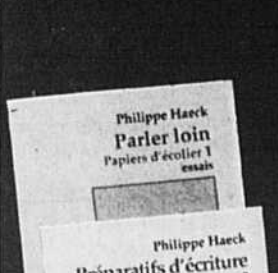
Jacques Ferron
LE CONTENTIEUX DE L'ACADIE
Dans ces textes inédits, Jacques Ferron se fait historien, sociologue, critique littéraire et souvent pamphlétaire, pour tracer de la minorité acadienne un portrait incisif mais juste.
275 pages — 19,95 \$



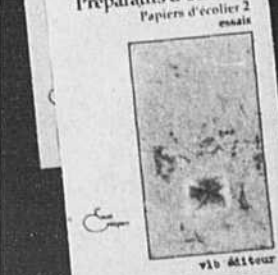
Serge Provencher
LES MÉMOIRES DE NESTOR
Dans un style raboteux, ampoulé, indéfendable, le sieur Nestor, ci-devant domestique du célèbre capitaine Haddock, nous livre les dessous de sa vie quotidienne et certains secrets de l'univers tintinnésque, ou de la société belge, jusque-là bien gardés.
205 pages — 16,95 \$



Michel Dorais
TOUS LES HOMMES LE FONT
UN PARCOURS DE LA SEXUALITÉ MASCULINE
Comment fonctionne l'érotisme masculin? Comment construisent-ils leurs fantasmes? De quelle façon choisissent-ils leurs partenaires? Une enquête inédite chez les hommes, témoignages à l'appui.
247 pages — 18,95 \$



Philippe Haeck
PARLER LOIN
Papier d'écolier 1
Une lettre que je m'écris pour éclaircir ma vie, vols de papillon, zigzags, courbes du coeur, papiers d'écoliers pour saluer-aimer le vivant, devenir adulte.
150 pages — 16,95 \$

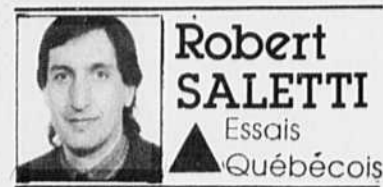


PRÉPARATIFS D'ÉCRITURE
Papiers d'écolier 2
Un journal de travail pour dire ce que j'ai appris, notes rapides, propositions sur l'enseignement de la littérature, papiers d'écolier pour engager à écrire, à tenir sa parole.
199 pages — 18,95 \$

vlb éditeur
LA PETITE MAISON
DE LA GRANDE
LITTÉRATURE

le plaisir des Livres

La p'tite histoire a une ville



Robert SALETTI Essais Québécois

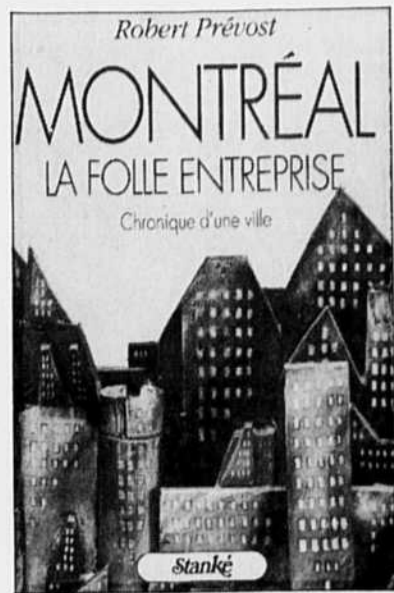
MONTRÉAL, LA FOLLE ENTREPRISE

Chronique d'une ville Robert Prévost Stanké, 524 pages

DEPUIS plusieurs semaines déjà, dans le cadre matinal de CBF-Bonjour à la radio de Radio-Canada, Jean-Claude Germain brosse par petits tableaux quotidiens la petite histoire de Montréal. Mettant à profit son talent dramaturgique, l'historien populiste a investi ses personnages, se mettant sans pudeur dans leur peau et multipliant les points de vue et les voix, tout cela dans le but de recréer pour nous les pittoresques débuts de l'ancienne bourgade de Ville-Marie, en une sorte de version édulcorée, fantaisiste et home made de la Guerre des mondes qu'Orson Welles offrit à l'Amérique en 1938 en guise d'halloween.

Toutefois, au lieu de déferler sur la population, la panique s'est installée chez les patrons de l'émission, sans doute alertés par les côtés bouffon et brouillon de l'entreprise (et le vacillement des cotes d'écoute). Aussi, Germain a-t-il récemment arrêté son théâtre pour se contenter de simplement tenir une chronique.

D'ici à ce que les fêtes du 350e anniversaire de la fondation de Montréal soient passées, nous aurons droit à passablement d'hyperboles et de protocoles bons mots. On s'armera donc de patience. Il ne faut jamais se surprendre non plus de ce que, dans ce genre d'occasions, la table d'hôte soit mise très tôt. Sur le plan des publications, Robert Prévost, avec Montréal, une folle entreprise, prend les devants. Il faut dire qu'il avait une longueur d'avance, puisque ce journaliste



chevronné avait déjà travaillé à un projet d'histoire populaire pour le 300e anniversaire de Montréal, projet qui ne vit pas le jour. Voici donc, 50 ans plus tard, la chronique d'une ville.

Quelqu'un a dit un jour que les villes étaient devenues, faute de projets communs, l'envers des nations, leurs trous noirs. Une histoire de Montréal, même petite, devrait donc nous permettre d'appréhender, sinon d'apprécier, où nous en sommes collectivement.

Force est de constater cependant que, longueur d'avance ou pas, l'essai de Robert Prévost n'arrivera pas premier au terme de cette course en forme d'anniversaire. Et la raison n'en est pas tellement que Montréal, une folle entreprise fasse une place importante à la nouvelle et à l'anecdote qui, après tout, forment l'humus de toute chronique journalistique. Ce qui cloche ici, c'est plutôt que l'anecdote soit placée sur le même pied que l'événement politique, que la nouvelle soit répertoriée sans mise en perspective d'aucune sorte.

Le naufrage d'une baleine dans le port succède à la pendaison de Louis Riel sans que le ton change et,

surtout, sans qu'on sente sur quelle base le choix de la nouvelle s'est effectué. Ainsi, on peut comprendre qu'une chronique de Montréal veuille ne pas privilégier indûment les grands moments historiques et revitaliser l'actualité d'une époque. Une ville bat au rythme du quotidien avant d'occuper une case de la mémoire officielle. On comprend moins bien que cette chronique se lise comme un scrapbook. Chacun a expérimenté au moins une fois la sensation vaguement nauséuse que provoque une lecture complète, indistincte et machinale du journal. Et pourtant, la disposition des titres et des articles, le choix des caractères et des photos, l'organisation interne donnent nécessairement un ton à cette lecture (tout le monde sait qu'un journal n'est pas une représentation innocente du monde).

Or, lire Montréal, une folle entreprise, c'est entrer dans une ville épinglée comme une longue suite de manchettes, c'est transformer un pays incertain en grand réservoir de nouvelles dites d'intérêt public. C'est se contenter de faire de l'histoire avec des inaugurations, des commémorations, des épidémies, des catastrophes, des nominations et des déclarations politiques. La nouvelle s'en trouve ainsi aplatie sans possibilité de comprendre vraiment ce qui fait d'elle une nouvelle. La Première Grande Guerre ne tient l'affiche, par exemple, que le temps pour le lecteur de passer à la manchette du mois suivant ou de l'année suivante. On voit Montréal grandir à coup de 10 000 âmes et les décennies s'écoulent en fonction d'une régularité toute archivistique sans que ces chiffres ne reflètent l'âme de la ville justement.

La longue première partie (les 50 premières années de l'établissement de Ville-Marie) couvrent presque le tiers du livre) doit beaucoup aux Relations des Jésuites et à Dollier de Casson, Sulpicien et premier historien de Montréal. On devine le fatidique portrait des Indiens qui s'y

dessine. Comme Germain à CBF-Bonjour d'ailleurs, Prévost semble prendre un malin plaisir à nommer les nombreuses tribus et peuplades amérindiennes, dont les appellations sont pour le lecteur blanc d'une candeur toujours réjouissante. Par la suite, la petite histoire de Montréal s'accélère inévitablement selon le rythme obligé des progrès technologiques (les moyens de transport et de communication) et médicaux (bien que le sida fasse parfois, de ce point de vue, regretter les épidémies de peste vérole ou de choléra asiatique).

À mesure que s'élabore le grand récit épique du développement de Montréal — dont on peut être assuré que l'ouvrage de Prévost ne constitue que le premier chapitre, tant on sent que le « meilleur » reste à venir —, les sources deviennent moins claires et l'aplatissement médiatique dont je parlais tantôt devient la norme. Il n'est pas surprenant, dès lors, de constater que cet ouvrage ne contient aucune référence bibliographique. Je ne crois pas qu'on puisse imputer au hasard, à l'oubli ou à une négligence de l'éditeur, l'absence de toute référence bibliographique. La petite histoire de Montréal existe, semble-t-il, en dehors de toute autre histoire. La chronique de Montréal peut donc se suffire à elle-même, en se passant à la limite du chroniqueur.

Comme les Montréalais, ces dévôts fondateurs de Ville-Marie qui allaient jusqu'à l'auto-flagellation, dit-on, les Montréalais s'indigneront désormais leur petite histoire avec délectation. S'il avait été logique avec lui-même, Prévost aurait livré le fruit de son travail dans l'anonymat. La maquette de couverture le suggère, qui montre une oeuvre d'Alain Stanké où des grattes-ciel multiformes découpent un décor expressionniste digne d'une nouvelle Métropolis. P'tite vie à la puissance deux, cette p'tite histoire de Montréal, ex-métropole bientôt mégapole, c'est pas de la p'tite bière!

VITRINE ESSAIS/RECHERCHES

Clément Trudel

NOUVELLES PRATIQUES SOCIALES

Coopération internationale : nouveaux défis Vol. 4, numéro 1, Printemps 91 Bien que daté du printemps, ce numéro publié par les Presses de l'Université du Québec vient tout juste de sortir. Les neuf articles traitant de coopération internationale nous informent sur Haïti (avant l'élection d'Aristide), sur l'Afrique (projets de Développement & Paix), sur l'évolution qu'ont connue les organismes québécois de coopération internationale, etc. Quant à la révision souhaitée des rapports Nord-Sud, Tim Broadhead, du Conseil canadien pour la coopération internationale, livre en entrevue sa conception sur ces « ponts de l'espoir » que seraient les organismes de coopération internationale. Le défi est, pour les OCI, de travailler à un changement, tout comme le font les mouvements sociaux. Nouvelles pratiques sociales a dans un numéro précédent (automne 1990) mis en relief les « pratiques féministes » (sororales, comme le dit l'une de ces féministes). Rivka Augenfeld, en entrevue, décrit les politiques d'accueil et de soutien aux immigrants et aux réfugiés et souhaite notamment que les Québécois, dans leur ensemble, viennent à accepter que d'autres Québécois ne soient pas nécessairement des « Canadiens français ».

établit une complicité avec son lecteur et prépare l'évolution de ses personnages. Pantagruel est à un moment « idée et exemplaire de toute joyeuse perfection ». Gargantua avait les couleurs blanc (pour joye) et bleu (pour céleste), comme l'on sait. Il faut constater qu'immortalité et rire ont souvent été associés mais seule Gargantua mourra de joie parmi les personnages rabelaisiens. Parmi les conclusions de Mme Quesnel, le rire peut être utile à « faire admettre ou faire comprendre des vérités qui n'auraient pas été admises ou comprises autrement » et cette « bénédiction de Dieu... confère l'immortalité à laquelle l'homme accède par des voies éthiques, esthétiques et religieuses ».

PLAISIR D'AMOUR ET CRAINTE DE DIEU

Sexualité et confession au Bas-Canada, Serge Gagnon Presses de l'Université Laval, 91

La régulation sexuelle d'antan dans une chrétienté « prémoderne » et la culpabilité qui s'y rattache, n'ont pas disparu, même si l'on clame l'avènement de la société du plaisir. Serge Gagnon cite le cas de recommandations faites en 1884 aux Soviétiques pour se conformer aux canons de « bonne conduite » face à l'éveil sexuel des enfants! Cette étude tourne autour du « sacrement-passeport vers le ciel », inventorie les moeurs dans les paroisses rurales, pas aussi soumises qu'on l'a souvent affirmé, et revient sur le cas Chiniquy - prêtre défroqué qui s'en prit particulièrement aux pratiques inquisitoriales des confesseurs vis-à-vis des femmes et des demoiselles. Les hommes eux, faisaient moins de chichi pour décrire leur penchant pour la chose, semble-t-il. Les indices sont parfois minces pour en venir à une histoire des moeurs, Gagnon le reconnaît, mais il scrute la correspondance des curés à leurs évêques, les sermons, les rapports de tournées de ces pasteurs et laisse entendre en filigrane que ces pasteurs d'antan auraient peut-être tiqué au jugement que porta Lionel Groulx sur nos ancêtres d'une « rare hygiène morale ».

L'AVENIR D'UN MONDE FINI

Cahiers de recherche éthique Fides, 1991

Ces « jalons pour une éthique du développement durable » reproduisent l'essentiel des interventions à un colloque sur Environnement et éthique tenu en 1990 à l'Université de Montréal. En plus d'un dialogue entre Albert Jacquard, qui se penche sur l'infiniment petit, et Hubert Reeves dont les observations portent sur l'infiniment grand, ce cahier donne la parole à 11 spécialistes. Il ne faut pas, conclut W. H. Lindner, du Centre for Our Common Future, de Genève, que les promoteurs de plans qui mettent en péril l'environnement sain en viennent à nous faire oublier que citoyens et citoyennes ont la responsabilité d'exprimer leur propre choix et d'influencer toute décision politique liée au sort de cette planète.

CAHIERS D'ÉTUDES MÉDIEVALES

mourir de rire d'après et avec Rabelais

COLETTE QUESNEL



MOURIR DE RIRE D'APRÈS ET AVEC RABELAIS

Colette Quesnel Cahiers d'études médiévales Bellarmin (Montréal) et VRIN (Paris)

Avec ses 103 pages de textes et ses 30 pages de bibliographie, cet opuscule érudit part du souci médical (surtout depuis la Renaissance) d'expliquer le rire. Aristote ne rapportait-il pas que des gladiateurs mouraient en riant? Rabelais a le don de l'ironie; il

Virtuose du cul-de-sac

LA CHUTE DES GRAVES

Arthur Bernard Éditions de Minuit Paris, 1991, 252 pages.

Hervé Guay

JE SUIS pour les romans d'espionnage parce qu'ils donnent toute liberté aux écrivains, qu'ils défient sans cesse la vraisemblance, et plus particulièrement parce qu'ils sont en voie de disparition. En fait, ce dont je me délecte tient plus de la satire du genre que du genre en lui-même dont j'ai des notions des plus générales.

Pour ces raisons, Lac de Jean Echenoz, également publié aux Éditions de Minuit, m'avait séduit. La chute des graves continue dans cette

voie, avec des nuances, toutes faites pour m'amuser.

À vrai dire, la recrue de Jérôme Lindon, dans la cinquantaine, donne aux énigmes — marque de commerce tant du polar que du roman à espions — irrésolues dans ce cas, d'avantage d'espace que ne l'avait fait avant lui Echenoz. Arthur Bernard longe ainsi les précipices, les cul-de-sac, les terrains neutres comme d'autres jouent aux cartes pour marquer des points.

Il est doué à ce jeu. Pour les jeux de mots et les calembours également. Et cela se double d'une émouvante perception du temps qui rend son protagoniste, Frédéric Palamède, attachant, en dépit de sa mollesse et de son insipidité. Qu'il s'occupe d'une façon quasi-névrotique de traduire Pindare en tous lieux suffit.

De plus, cette existence en perpétuelle filature qui ne débouche sur rien, pas plus pour ceux qui en cherchent le secret inexistant que pour cet anti-héros qui fuit sans cesse, voilà qui fait réfléchir autant que ce beau titre sobre qu'a choisi Bernard. Appellation qui vient de l'ancien nom de la chute des corps.

Le début et la fin de La chute des graves rend bien du reste cette dégringolade absolue qui attend tout homme, le ramenant en quelque sorte à la case départ, tôt ou tard.

Beau roman certes que ce premier ouvrage d'Arthur Bernard rempli d'une comtesse russe, de pédales incrustées dans l'inceste, d'un truand ventripotent, de pêcheurs de conques, lequel se passe tantôt à La Vallette, tantôt au Mexique, en Italie, en Suisse ou dans les Ardennes. Mais

ouvrage qui fait place aussi aux petits détails sensuels et amusants : « Le téléphone, en sonnant, le fit sortir de sa baignoire, dans une toge en savon. »

Précisons, tant qu'à y être, que les dialogues sont de la classe des meilleurs polars français : « Vous n'allez tout de même pas faire du grec le reste de votre vie! — Je n'en suis pas las. »

Ce qui ne gâche rien à ce roman sans solution, en trompe-l'oeil, qui ne dit jamais tant que lorsqu'il nous entraîne sur une fausse piste, nous posant au détour d'une rencontre encore une fois avortée, des questions auxquelles nous ne répondons ni mieux ni plus que les autres, en face d'objets dont la relative utilité n'est pas très loin d'évoquer la nôtre.

◆ Cauwelaert

La grande force de Didier van Cauwelaert réside du reste dans son humour servi par une écriture pré-

cise. On souhaite maintenant que le romancier apprenne à conclure (qu'elle est navrante, cette interminable fin cucul) et se débarrasser de certains clichés larmoyants.

◆ De Beauvoir

parasites tournant autour de Sartre : d'Olga, l'étudiante de Beauvoir en Normandie, de Wanda, Michelle Vian, et à Ariette, la fille que Sartre adopte en secret, à l'insu de Beauvoir, et avec qui elle devra disputer à l'aprem les derniers moments du philosophe, sa correspondance et autres objets lourds de signification. Groupe, Beauvoir, ne dédaignant ni la promiscuité, ni l'endogamie existentielle, se délectant volontiers du pur et simple ragot de commerce. Et puis, combative, aussi, con-

fiant et sûre d'elle, nullement ébranlée quand la France entière lui lancerait des oeufs pourris, après la publication du Deuxième Sexe. Une gagnante, qui transforme son oeuvre en une suite de succès, de vente ou de critique, et qui ne craint pas de voir à ses intérêts. Cruelle, à ses heures, appelant Violette Leduc « la laide », n'hésitant pas à rendre public le récit de son aventure avec Algren, même s'il en sera mortellement offensé, détestant ouvertement le dernier secrétaire de Sartre, Benny Lévy. Mais solidaire, capable de géné-

rosité, énergiquement liée au destin du mouvement féministe, pour lequel elle ne complètera jamais son temps. Politisée aussi, à l'heure de la guerre d'Algérie par exemple. Grande voyageuse, remarquable par son ouverture d'esprit, sa curiosité, son esprit d'analyse.

Et seule, à la fin. Seule avec le whisky et les valiums, à la mort de Sartre. Assistée de son amie, de sa dernière amie, qui deviendra aussi sa fille, Sylvie, elle luttera contre la dépression, mais pour si peu de temps. Après le terrible récit de la longue et lente chute de Sartre dans la déchéance intellectuelle et physique qui vous arracha les larmes des yeux dans La Cérémonie des adieux, et qu'il vous faut revivre heure par heure, détail par détail, une fois encore, dans cette biographie qui fait souvent doublet avec les mémoires de Beauvoir, il vous faudra ensuite lire celui de la dernière maladie de Simone de Beauvoir, imaginer le corps titubant, déformé par la cirrhose, de cette grande dame du XXe siècle.

Le goût que laisse cette fin de trajectoire vous reste un jour ou deux au fond de la gorge, comme si vous veniez de relire La Nausée. L'exercice de la liberté est dur à l'équilibre psychique.

◆ Hénault

tionnaire en retraçant ma lutte politique. J'ai beaucoup admiré Aragon et Eluard dont la quête poétique se doublait d'un engagement social», confie-t-il. Moi aussi, j'ai cru au renouveau, je me suis bercé d'illusions. Mais qui pourrait être encore marxiste aujourd'hui? « Si la poésie moderne s'est trans-

formée, c'est que la conscience moderne a élargi ses horizons, approfondi et multiplié ses rapports avec le réel », écrivait en 1970 Gilles Hénault. Sa propre aventure poétique ne s'est jamais coupée de son engagement social. En 50 ans, ma poésie a changé, explique-t-il, surtout dans sa manière de contester. Au début, je m'opposais au clergé. Chez les Surréalistes français, le thème avait beau être dépassé, il demeurait cuisant dans le Québec religieux qui nous a bercés. Tout en demeurant un véritable poète engagé, Gilles Hénault a aussi abordé les thèmes éternels d'Eros et de Thanatos, célébrant surtout l'amour à travers À l'inconnue nue, recueil qu'il publiait en 1984 après 22 ans de silence. Une décennie plus tôt, son anthologie Signaux pour les voyants publiée en 1962, était venue survoler sa création poétique de 41 à 62. Gilles Hénault fut peu prolifique (il a publié sept recueils en tout) mais conserve un grand nombre d'inédits dans ses tiroirs.

Aux yeux du poète, elle en a fait du chemin la poésie québécoise en 50 ans, changeant de forme au contact de l'éclatement surréaliste, puis trouvant sa propre voie. « Miron est venu lui apporter une espèce d'authenticité. Au cours des années 60, la poésie a tenu le haut du pavé avec l'avènement des poètes du pays, les Jean-Guy Pilon et autres, accordés aux revendications du jour en réclamant pour le Québec une place en ce monde ».

« Hélas, soupire-t-il, la poésie n'occupe plus qu'une cinquième zone aujourd'hui, détrônée par le roman et la nouvelle. Mais du haut de son ombre, elle demeure déterminante.

Advertisement for 'Une langue de côtes' by Sylvain Rivière and 'Très saint Père' by Gilbert Charron, published by Humanitas.

Advertisement for 'La fortune d'un nom AMERICA' by Cosmographia Introductio, published by Les éditions Guernica.

Advertisement for 'L'Exil de Sullivan' by Marc Lesage, published by Quinze.

Advertisement for 'LA VIE À MORT' by Xavière Sénéchal, published by Quinze.

Advertisement for 'LA VIE À MORT' by Xavière Sénéchal, published by Quinze.

Livres le plaisir des

L'ennui sous les tupelos

LES NUITS SOUS LES TUPELOS

John Ed Bradley
Paris, Bourgois, 365 p.

Jean-François Chassay

QU'ON SE LE DISE, l'Amérique profonde est d'un ennui mortel. À tel point qu'on en vient à se demander pourquoi les romanciers américains (et ils sont nombreux à vouloir nous convaincre) insistent pour ériger sadiquement le sujet pendant quelques centaines de pages. Pour son premier roman, John Ed Bradley ressasse ce motif avec, avouons-le, une bonne dose d'alacrité qui donne du rythme aux *Nuits sous les tupelos* et des scènes qui versent dans l'étrangeté, faisant quitter au lecteur les sentiers d'une hélas trop prévisible nostalgie. Cela ne suffit pas toujours.

À 23 ans, John Missie n'a presque jamais quitté la petite ville de Old Field. Joueur étoilé au football à la Louisiana State University, il a abandonné l'idée de faire une carrière professionnelle prometteuse... parce que sa mère le lui a demandé. Depuis, presque tous les jours, un résident d'Old Field l'insulte ou le culpabilise parce qu'il a laissé passer une chance pareille. Mais, les relations de John Missie avec sa mère sont très complexes. Abandonnée jeune par son mari, cette femme passablement névrosée passera sa vie à insister ostensiblement auprès de ses deux fils pour qu'ils se consacrent à elle. Le cadet, Sam, lorsqu'il sera à l'université, ira jusqu'à changer de nom pour essayer d'oublier sa famille, qui compte également dans ses rangs un politicien à moitié fou, convaincu que Old Field est l'épicentre du pays. Avec John, les relations iront jusqu'aux limites de l'inceste. L'amour maternel va paraître cette fois un peu trop outré pour l'ainé qui décidera de partir. Entretemps, il sera tombé amoureux d'une femme qui a une décennie de plus que lui et va toutes les nuits se recueillir sur la tombe de son fils, mort à deux mois. Elle finira par se suicider, ce qui ne surprendra personne sauf lui.

C'est au cimetière qu'il rencontre le plus souvent son ami Charley Harwood dont le travail consiste à creuser des tombes — il se déclare artiste — et passe la moitié de son temps à boire de l'alcool ou à se payer quelques lignes de coke. Ce cimetière est évidemment la métaphore de cette Amérique profonde représentée ici par Old Field. Cette petite ville évoque ces agglomérations sans but et sans rêve où tout est prévisible et où on vient s'enterrer. Passer là sa vie constitue un déni d'existence. Lorsque le narrateur affirme, dans les dernières lignes, « je laissais derrière moi beaucoup trop de choses pour imaginer pouvoir jamais m'en éloigner vraiment », le lecteur comprend que le poids de ce suicide et le déséquilibre de sa mère le suivront toujours et qu'ainsi Old Field sera toujours présent à sa mémoire.

Comme la ville elle-même, le roman se réduit à peu de choses. Les personnages de Charley Harwood et d'Emma Grooves, la maîtresse du narrateur, ainsi que celui de sa mère sont intéressants en soi mais, sauf dans ce dernier cas, deviennent rapidement lassants parce que l'anecdotique conduit rapidement à la répétition.

Derrière la critique parfois acide de cette ville sans problèmes se cache surtout une grande nostalgie, celle d'un pays où tout est (serait) simple, où on regrette la famille traditionnelle qui résoudrait tous les maux (toutes les difficultés des personnages ici sont intimement liées à la fuite du père). Derrière un cynisme fort léger se cache surtout une grande tendresse pour cette Amérique sans histoire (sans Histoire ?) qu'on aimerait voir se perpétuer longtemps, très longtemps, sans se soucier de l'ennui du lecteur.

Un prix pour Chamberland

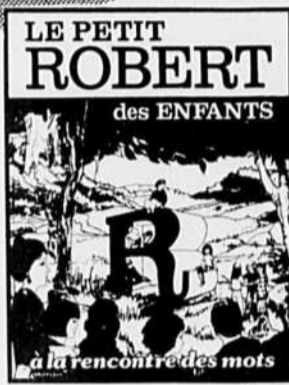
LE POÈTE québécois Paul Chamberland vient de recevoir le prix Édouard J. Maunick pour l'ensemble de son oeuvre, à l'occasion de la publication de son plus récent ouvrage, *Le multiple événement terrestre* publié à l'Hexagone. Ce prix distingue l'action et la présence du poète mauricien Édouard J. Maunick, actuellement directeur des publications à l'Unesco. Paul Chamberland ira chercher son prix à l'île Maurice dans quelques mois.

Champigny

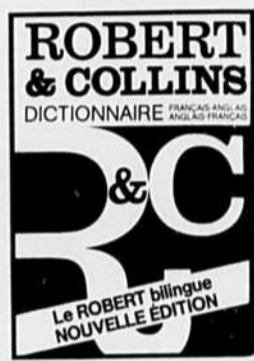
DE TOUT, POUR TOUS, ET EN GRAND!



Larousse de la Cuisine
1500 recettes
Ed. Larousse
rég. 79,95 **59,95**



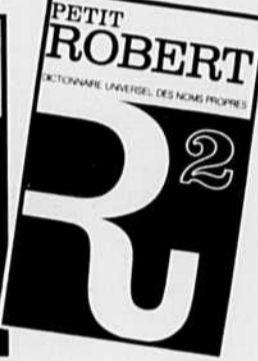
Le Petit Robert des Enfants
rég. 36,95 **29,95**



Dictionnaire Robert & Collins (nouvelle édition)
rég. 36,95 **29,95**



Dictionnaire Le Petit Robert 1
rég. 66,95 **44,95**



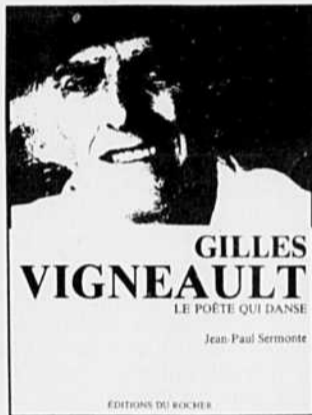
Dictionnaire Le Petit Robert 2
rég. 79,95 **66,95**



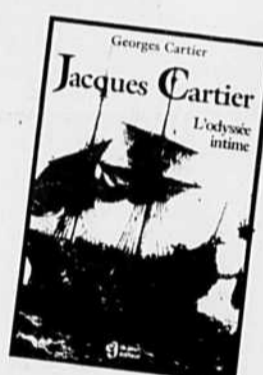
Histoire de la Médecine et des Médecins
Jean-Charles Sournia
Ed. Larousse
rég. 195,00 **145,00**



Albert Einstein
Kenji Sugimoto
Ed. Belin
rég. 38,95 **27,50**



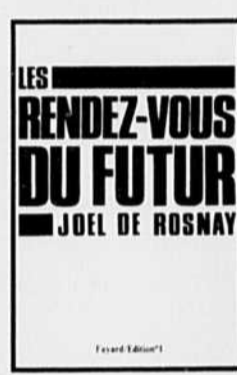
Gilles Vigneault
Le poète qui danse
Jean-Paul Sermonie
Ed. du Rocher
(Edition de luxe)
rég. 125,00 **95,00**
(Edition régulière)
rég. 59,95 **44,95**



Jacques Cartier
Georges Cartier
Le Jour, Éditeur
rég. 19,95 **14,95**



1492
Jacques Attali
Ed. Fayard
rég. 29,95 **22,95**



Les Rendez-Vous du Futur
Joël De Rosnay
Ed. Fayard
rég. 38,95 **29,95**



Le Guide du Vin 92
Michel Phaneuf
Ed. de l'Homme
rég. 16,95 **12,95**



L'Art Contemporain
Klaus Honnert
Ed. Taschen
rég. 24,95 **18,95**



La Lettre du Père Noël
Y. Tanno - M. Taruishi
Ed. École des Loisirs
rég. 17,25 **12,95**



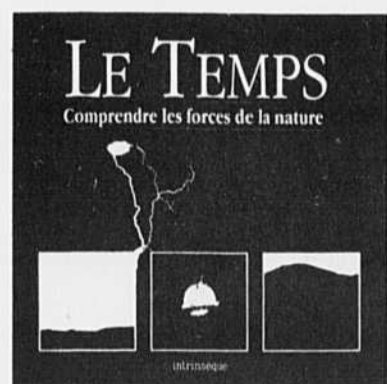
Ce Gros Père Noël
U. Scheffler - J. Timm
Ed. Kaleidoscope
rég. 19,95 **14,95**



Le secret d'Awa
Ed. La Courte Echelle
rég. 7,95 **5,95**



Pas fous, les jumeaux!
Ed. Gründ
rég. 16,95 ch. **12,75 ch.**



Le Temps
Louise Quayle
Ed. Intrinsèque
rég. 29,95 **22,95**

Livres musicaux (3 titres)
Walt Disney
Ed. Hemma
rég. 24,95 **18,95**



La plus grande librairie francophone en Amérique du Nord!
Pierre Vennat, La Presse

Magnifique!
Francine Grimaldi, CBF Bonjour

Prix en vigueur du 28 novembre au 4 décembre incl.

REVUES - LIVRES - DISQUES
OUVERT 7 JOURS DE 9H À 22H
STATIONNEMENT ET ENTRÉE À L'ARRIÈRE RUE DROLET

Champigny

4380 SAINT-DENIS, MONTRÉAL, QC
H2J 2L1
TÉL.: (514) 844-2587
FAX: (514) 848-0169
MONT-ROYAL

Illustr. de Gilles Tibo, tirée de Simon et les flocons de neige, Ed. Livres Toundra

Du roman anglais au romantisme français



Lisette
MORIN

▲ Le feuilleton

PROVIDENCE

Anita Brookner
Belfond, 1991
208 pages.

IL EST RARE, pour ne pas dire exceptionnel, qu'on aborde un roman anglais, traduit en français, avec, tout à côté, un classique de la littérature française romantique. Inhabituel, et même presque insolite, le procédé apparaît tout à fait indispensable : il faut lire *Providencia*, d'Anita Brookner, son second roman mais le huitième à paraître en français, en relisant *Adolphe*, de Benjamin Constant.

L'héroïne de Brookner est une spécialiste de la littérature romantique. Le séminaire qu'elle dirige, dans une université londonienne, est consacré à ce que Benjamin Constant définissait comme une « anecdote trouvée dans les papiers d'un inconnu », et dont il prétendait n'être que « l'éditeur ». Universitaire, donc, encore très

jeune — pas même la trentaine — Marie-Thérèse Maule, dite Kitty, est belle, suprêmement élégante grâce à sa grand-mère, d'origine française et qui tint une maison de couture à Londres, après avoir épousé un Russe émigré.

Kitty Maule n'a jamais connu son père, mort peu après sa naissance, et regrette encore une mère, toujours languissante et disparue elle aussi trop tôt. Dans le petit appartement où elle vit seule, cette Kitty, intelligente, et professionnellement appréciée de ses étudiants autant que de ses collègues, est néanmoins une méadapnée, comme il s'en trouve dans plusieurs des romans d'Anita Brookner, depuis *Regardez-moi*, qui lui valut son premier succès en tant qu'écrivain de fiction, alors qu'historienne d'art, enseignante à l'Institut Courtauld, de Londres, ses travaux sur les peintres français des XVIII^e et XIX^e siècles lui avaient valu une réputation internationale.

Solitaire, la jeune femme a néanmoins un amant, un historien de naissance aristocratique, brillant, qui la traite avec une souriante bienveillance mais dont elle se rend compte — un peu tardivement — qu'il ne l'épousera jamais.

Voilà pour l'anecdote, qui n'est pas

celle de Benjamin Constant, mais qui présente avec l'histoire d'Ellénore et d'Adolphe une analogie certaine. Les chapitres où l'on voit Kitty Maule diriger, avec une grande autorité, le petit groupe — trois étudiants — qui forme son « séminaire », sont extrêmement bien troussés, et ils raviront tous les fervents de littérature romantique.

Mais il y a beaucoup d'autres éléments intéressants dans ce roman d'Anita Brookner. La maison de la proche banlieue où elle retrouve fidèlement ses grands-parents, le personnage de Louise, sa grand-mère française, sa voisine de palier, l'excentrique Caroline, le doyen (mais est-ce le terme qui convient en Angleterre ?), le professeur Redmile, sa supérieure immédiate, Pauline Bentley, voilà un environnement assez « populaire » pour quelqu'un qui se sent différente, coupée des autres.

Maurice Bishop, qui doit étudier sur place les belles cathédrales, partira en France pour quelques semaines. Kitty « s'invente » un prétexte, non pas pour le suivre — une Anglaise de bonne éducation ne se permet pas ce genre de chose — mais pour le retrouver à Paris.

Brookner excelle dans la description d'un voyage : sa traversée du *channel*, en la bruyante compagnie d'un groupe d'écolières, est un petit chef-d'oeuvre d'humour.

De même, la visite, en compagnie du cher Maurice, de l'abbatiale Saint-Denis est une réussite dans le genre anticonformiste. Quant à la fête que lui réservent ses collègues, à la suite de sa brillante prestation sur le romantisme, elle est un parfait exemple de conformisme, cette fois, tout à fait britannique.

On s'étonnera sans doute qu'une romancière anglaise, et de surcroît une très sérieuse historienne, s'y connaisse aussi bien en vêtements. La confection par la grand-mère, toujours très habile, de la robe couleur miel, destinée au dîner que lui offre Maurice; les essayages, et même le temps qu'on met à coudre à petits points le très élégant ensemble, avec veste : voilà qui rend Anita Brookner tout à fait digne de « parler français » quand il s'agit de chiffons.

Sans atteindre à la maîtrise des romans qui ont suivi, en particulier de *Sofka* et de *La Porte de Brandebourg*, ce roman dont il faut, avant de conclure, expliquer le titre : *Providencia*, qui est le credo de Maurice, croyant et même fidèle pratiquant, est le vrai roman d'apprentissage d'une très talentueuse écrivain d'Angleterre. Qui, pour une fois, ne doit pas son renom à l'étranger à des polars, comme ses compatriotes P.D. James et Ruth Rendall !



Laure Leroy, directrice de la maison Zulma.

Zulma, tous voiles dehors

Francine Bordeleau

LONGTEMPS, Actes Sud a été, pour le Québec, le symbole de la petite maison de bonne tenue qui, loin de la fureur et du bruit parisiens, résiste avec opiniâtreté aux gros et à la tentation du regroupement. Il y a eu longtemps, sans doute y a-t-il encore, entre Actes Sud et le Québec, une belle histoire d'amour.

Puis d'autres sont venues et se sont fait connaître : Jacqueline Chambon, Maurice Nadeau, Ombres, Sombre Crapule... Et d'autres petites maisons encore, dirigées celles-là par des jeunes gens dans la vingtaine et à côté desquelles Actes Sud ressemble plutôt à Grasset ou à Gallimard, montrent que dans ce métier l'audace et le goût du risque sont toujours bien présents : les éditions du Griot, et Zulma...

Zulma était au Salon du livre de Montréal avec le Centre régional des lettres Midi-Pyrénées, une association d'éditeurs, de libraires et de bibliothécaires. Zulma qui, avec à peine huit mois d'âge et seulement huit titres à son catalogue, a réussi ce tour de force de commencer en frappant un grand coup : « la publication d'une traduction inédite, directement du sanskrit, complète et définitive des Kâma-Sûtra. Un livre qu'on a déjà réimprimé », dit Laure Leroy, la directrice des éditions.

Laure Leroy est une jolie femme blonde de 24 ans qui, après avoir travaillé quelques années dans des maisons d'édition, a eu envie de fonder la sienne. Tout venant à point à qui le veut vraiment, elle rencontre un industriel qui souhaite justement investir dans une maison d'édition. « L'industriel était prêt à investir, pas à perdre de l'argent. La maison devait être économiquement rentable », précise la jeune editrice.

Le nom a été trouvé dans un poème de Tristan Corbière : « À la mémoire de Zulma, vierge-folle hors barrière, et d'un louis ». De ce poème ont également été tirés les titres de deux collections de cette maison : qu'il s'inscrive sous le double signe de l'exotisme et de l'érotisme. Le projet est éminemment sympathique, mais risqué aussi : les

deux créneaux ne sont-ils pas déjà occupés, l'exotisme et le récit de voyage par Phébus, l'érotisme par Régine Deforges et Jean-Jacques Pauvert ? « Aussi ne faisons-nous pas la même chose, rétorque Laure Leroy. Zulma publie des récits de voyage anciens. Quant aux livres de la collection érotique, nous passons des commandes à des écrivains qui ne sont justement pas reconnus pour écrire des textes érotiques : Alain Absire, Max Genève, Michel Grisolia, Hubert Haddad... »

Les Kâma-Sûtra ont été publiés un peu pour donner un avant-goût de cette collection érotique qui ne sera véritablement lancée qu'au printemps 1992. Pour madame Leroy, « le livre érotique est une réponse aux années-sida, une réaction profonde par rapport au monde dans lequel je vis. Il y a eu, dans les années 70, un engouement pour la littérature érotique, puis une grande morosité, comme si le sida et l'érotisme étaient confondus. On dirait que depuis les années 80 toute référence à l'érotisme doit être bannie, qu'on ne peut plus baiser, et c'est triste de vivre dans un monde où on n'a plus le droit de baiser ».

L'érotisme, dit encore Laure Leroy, est peut-être finalement « ce qui peut redonner une certaine force à la littérature ».

Outre l'exotisme et l'érotisme, ces deux grands thèmes phares, « ces deux manières de porter un regard sur l'autre, d'enlever les voiles », Zulma entend aussi se consacrer à de jeunes auteurs : Jacques Abeille par exemple, presque aussi peu connu en France qu'ici.

Cette maison de la région toulousaine que l'on commence déjà à comparer à Actes Sud compte publier de 12 à 15 titres par an. Elle a également l'intention de s'implanter davantage ici. « Le SLM nous a permis de rencontrer notre diffuseur et de palper le marché québécois. Et on a pu se rendre compte que les livres français coûtent extrêmement cher ici ! » Et peut-être Zulma commandera-t-elle des textes érotiques à quelques-uns de nos auteurs puisque la maison veut tranquillement déborder de la France.

Bali, Ravennes, Kaolack, Montréal ...

L'HOTEL DE KAOLACK

Denis Tillinac
Robert Laffont, 1991

Bertrand Pirel

BALI — Crépuscule sur l'île de Bali, Indonésie. Les femmes reviennent des rizières en riant, leur récolte sur la tête. À leurs trousses, sagement alignés, des canards dandinent et s'ébrouent. Des singes courent le long des temples. Bientôt les danseuses suivront le rythme du gamelan. Je suis en vacances, en longues vacances. Montréal, Québec, est bien loin. Et Ravennes, Corrèze, itou. Alors pourquoi diable rester à écrire, pourquoi ne pas partir sur mon bicycle à travers les paddies, aujourd'hui comme les autres jours ? Parce que le livre de Denis Tillinac est touchant et beau, comme un crépuscule sur l'île de Bali, un livre dont on a envie de dire du bien, et qu'on voudrait refiler, donner, faire lire au plus grand nombre, les vacances attendent.

Ravennes, donc. Une ville du sud-ouest de la France — parions sur al Corrèze, connaissant Tillinac. Une ville qui ressemble à bien d'autres villes : « un fort de campagne battu par des vagues de granit et de verdure ». Une ville qui illumine et transcende, chaque dimanche, le blason bleu et blanc de l'équipe de rugby. Le cœur de Ravennes vibre et bat pour ses *rugbymen*, il bat aussi, avec fierté, pour son député-maire Marcel Carrier, homme politique d'envergure nationale. Or le cœur de Carrier un beau matin ne bat plus. Ravennes est en émoi, branle-bas de combat dans le marigot, remue-ménage autour d'une succession : intrigues et camelots, chausse-trappes et perfidies, rengaine connue, ritournelle si souvent entendue. Quand Tillinac la fredonne, pourtant, on tombe sous le charme, on embarque, on s'attendrit, on savoure le regard que porte le narrateur sur Ravennes et sur lui-même.

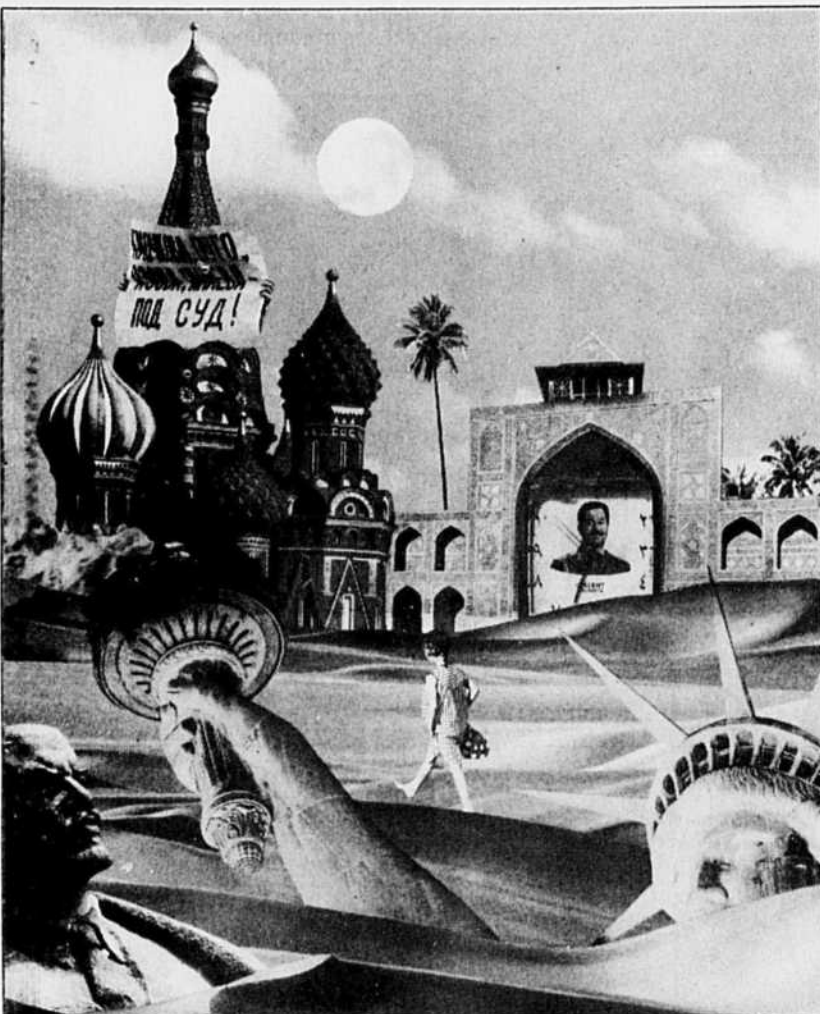
Oeil droit. Une vue mordante et impertinente, sans cynisme, un croquis vif et sensible de la province française, où le bovarisme titille les cœurs et, parfois, soulève les jupons. « En province les passions cuisent à l'étouffée, longtemps, longtemps, les désirs mûrissent sur l'humus de l'oisiveté, ils se dilatent dans la pénombre, clandestinement, incendiant les cœurs — et rien ne peut empêcher la dévastation qui s'ensuit ». Journaliste, « localier », le narrateur n'ignore rien des égarements des tourterelles ni des manigances des faucons, à de menus détails, il sait comment le vent tournera, auspices cabalistiques : ainsi, lorsque la pâtissière, la charcutière et la marchande de poissons se rassemblent, « ce trio signale inmanquablement un enterrement hors nor-

mes ». Il fraye avec les faucons, et plus souvent qu'à son tour, quand la solitude est trop pesante, danse avec les tourterelles : les filles sont jolies à Ravennes, Corrèze. De ces femmes, de ces liaisons souvent « réduites aux acquêts charnels », les souvenirs sont fugaces, un simple prénom — sauf une, qui compte davantage que toutes les autres. Si les femmes passent, reste le rugby, le rugby dont Tillinac décrit avec verve et lyrisme les joutes nobles et belles, les gasconnades fiévreuses. « Serais-je venu, serais-je resté si longtemps sans la brûlure de cette passion ? » Plus loin : « Avec le recul, je m'aperçois que depuis des années, rien ne m'intéresse vraiment, hors le rugby, l'amour et les paysages... J'observe les avatars de la vie ravennoise avec une empathie insondable ».

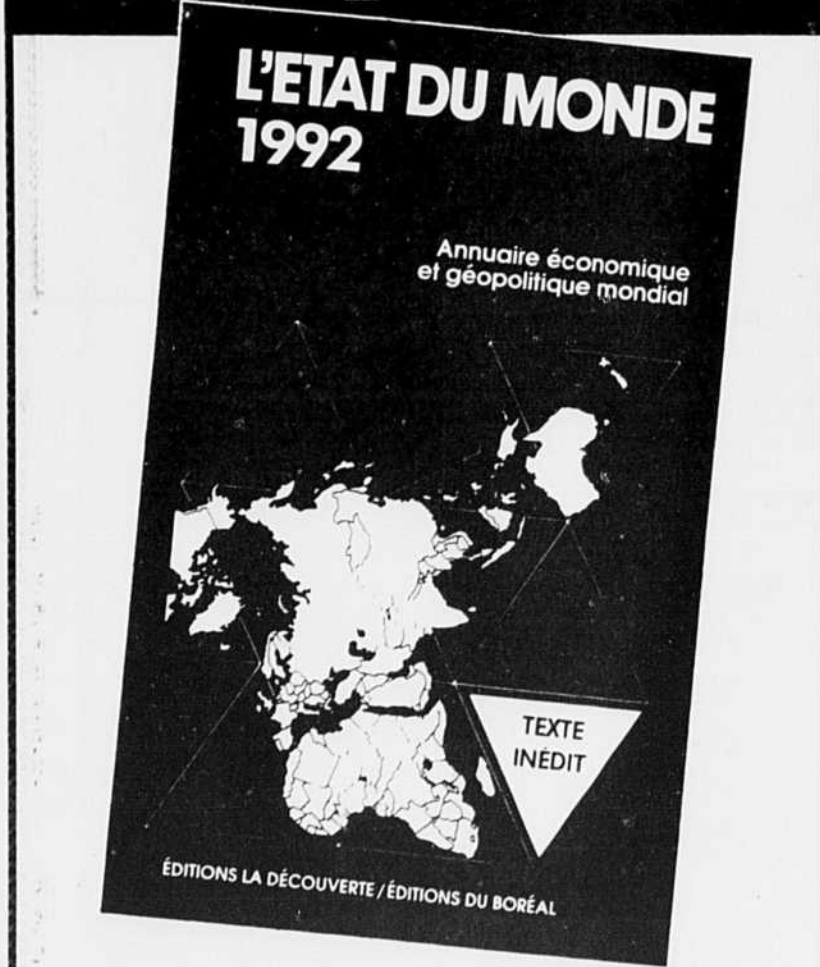
Car, oeil gauche, *L'hôtel de Kaolack* est aussi, et surtout, le regard introspectif, lucide et désenchanté, d'un homme de 40 ans. Depuis 10 ans, Ravennes est « tantôt son havre, tantôt sa géolie », son oasis ou son sépulcre. La maison familiale, heureusement, est proche. Quat à Paris... « Paris m'avait floué, j'étais un trentenaire désabusé et sans amarres... Je voulais un destin, ou rien. Poète, moine-soldat, missionnaire, international de rugby (à la mêlée), bâtisseur d'empire : n'importe quelle anticarrière pourvu qu'elle traçât quelque éclair dans le ciel ». Ses amis l'ont déçu : « devenu « dircom » ou chefs de produit, que reste-t-il de leurs rêves ? La solitude est le prix de son intégrité, la rançon de sa liberté. « J'écris pour tromper ma solitude, endormir la tristesse qui parfois me navre, surtout la nuit ». Journaliste (« le mot sonne encore assez bien aux oreilles profanes ») ? Tout simplement « une caution pour la vadrouille ». Et quand la vadrouille ravennoise s'enlise, tourne ne rond, cap vers de plus exotiques vadrouilles, larguez les amarres, hissez haut : « tous les ailleurs sont désirables, tous les commencements magiques ». Kaolack, Sénégal.

Tillinac force, tout en douceur, en souplesse, notre tendresse et notre sympathie pour son narrateur ; et cela il a beau jeu : son désarroi nous est étrangement familier, ses rêves d'aventures et d'amours exaltées ne nous sont pas inconnus. Ravennes, Corrèze, n'est pas si loin de Montréal, Québec (ni Bali, Indonésie, de Kaolack, Sénégal). Ici comme ailleurs, la phrase de Paul Valéry que cite en fin de livre Tillinac reste belle : « Le vent se lève, il faut tenter de vivre ». Ici comme ailleurs, « une exaltation sans complice » est bien pâle.

NDLR : on aura compris que notre collaborateur Bertrand Pirel se balade en Indonésie. Infatigable, il nous a adressé cette recension littéraire. Il y en aura d'autres.



L'indispensable



L'actualité internationale à votre portée

640 pages 22,95 \$

Boréal

En collaboration avec

LE DEVOIR

Liberté



1991

FÉLICITATIONS!

La Société de développement des périodiques culturels québécois (SODEP) est fière de compter parmi ses membres deux lauréats des Grands Prix du magazine québécois 1991 : la revue *Jeu, cahiers de théâtre* pour une entrevue signée **Solange Lévesque** et le magazine *Vice Versa* pour une oeuvre de **Pierre Pratt** en page couverture.

SODEP

Un comte au Siam



LE VOYAGE DU COMTE DE FORBIN À SIAM
LE JOURNAL D'UNE JEUNE FEMME DE QUALITÉ

Zulma, 1991, 152 et 192 pages.
LA MAISON d'édition Zulma présente deux collections phares : *Vierge folle* et *Hors Barrière*. Érotisme et exotisme, symbolisés par une Vénus préhistorique stylisée. *Vierge folle* veut accueillir l'érotisme des années 90 et présentera, dès le printemps 92, des textes d'auteurs contemporains n'ayant pas nécessairement pratiqué ce genre. *Hors barrière* regroupera des récits de voyage.

Premier titre de cette collection : *Le voyage du comte de Forbin à Siam*. Au XVII^e siècle, Louis XIV envoya une ambassade au royaume de Siam, le roi Phra-Narai ayant des dispositions le poussant infailliblement au christianisme. Un vaisseau et une frégate, *l'Oiseau* et *la Maligne*, quittèrent Brest en mars 1685. L'ambassadeur en était M. de Chaumont, M. l'abbé de Choisy fut nommé en second. Quelques jésuites et un groupe de gentilhommes accompagnèrent l'ambassadeur, qui voulait ainsi un cortège à son honneur.

Le comte de Forbin, alors âgé de 29 ans, était au nombre de ceux-ci. La navigation dura deux mois, l'ambassade en tant que telle quelques semaines. Quant au séjour du comte de Forbin, il dura trois ans : M. le comte fut nommé « grand amiral du royaume de Siam et gouverneur de Bancok ». La

Thaïlande était alors déchirée, meurtrie par des rivalités guerrières.

La relation de ce séjour surprend par sa modernité : le style est bref et concis, et exempt des lourdeurs d'un esprit colonialiste. L'auteur fait plutôt montre de franchise et de franc-parler, et témoigne, tel l'Honnête Homme du Siècle des Lumières, d'un insatiable désir de connaître la vérité. Cela touchant aussi bien les moeurs de la cour royale que celles des singes, des éléphants ou des crocodiles que les supplices en usage. Son rapport au roi sera bref : il concède l'utilité politique des amitiés, mais ne peut l'appuyer économiquement : « Sire, le royaume de Siam ne produit rien et ne consomme rien ». « C'est beaucoup dire, en peu de mots », fut la réponse du roi.

Un siècle plus tard, un autre voyage : celui que fit une jeune Irlandaise de 19 ans, Cleone Knox, sous la férule de son père. Ce dernier entendait la soustraire aux avances impetives de Mr Ancaster, « un scélérat, un libertin et une canaille ». Séjour à Londres, puis sur le continent, à Paris, en Suisse et à Venise, où l'impétueux jeune homme ira la rejoindre. Le tout se terminant par une fuite à Genève et un mariage secret (ils auront 12 enfants).

Le journal d'une jeune femme de qualité fut un heureux canular publié sous le nom de Cleone Knox en Angleterre durant les années 20. L'auteur réel était une jeune femme de 19 ans, Magdalen King-Hall. Afin de tromper l'ennui d'une station balnéaire, habitée par « de redoutables vieilles dames impotantes poussées le long du front de mer par d'antiques messieurs qui auraient dû eux-mêmes se trouver en fauteuil roulant », elle écrivit ce roman sous forme d'un journal intime du XVIII^e siècle. Un faux délicieux où l'on retrouve des lieux de Watteau et de Fragonard.

L le plaisir des
livres



Jacques Bouchard, devant une photo du poète grec Embiricos.

Le surréaliste grec

HAUT FOURNEAU
Andreas Embiricos
Poésie traduite du grec
par Jacques Bouchard
Actes Sud, 1991.

Fred A. Reed
Collaboration spéciale

PETIT PAYS, la Grèce moderne peut s'enorgueillir de l'une des plus grandes traditions poétiques. Deux prix Nobel (Georges Seféris et Odysseas Elytis), ainsi que l'oeuvre du maître d'Alexandrie, Constantin Cavafy, sont là pour en témoigner. Mais voilà qu'aujourd'hui un autre poète grec, mort en 1975, surgit avec fracas. Il s'appelle Andreas Embiricos, fondateur du surréalisme en Grèce, dont le premier recueil de poèmes, portant le titre *Haut fourneau*, vient de paraître chez Actes Sud dans une traduction remarquable signée du Québécois Jacques Bouchard.

Quand, en 1935, Andreas Embiricos, ce fils d'armateur richissime, imprime son petit recueil à 200 exemplaires, le monde littéraire de la Grèce, au crépuscule d'un symbolisme à bout de souffle, ressent un soudain malaise. Car *Haut fourneau* marque le déferlement, sur les rives de l'Égée, de la vague surréaliste partie quelques années plus tôt de Paris. L'effet que procure ce petit bouquin à tirage limité marquera à jamais les lettres grecques.

La poésie d'Embiricos tombe, selon son traducteur Jacques Bouchard, comme un pavé dans la mare de la poésie pure et de la morosité ambiante. Ami et collaborateur du fondateur du surréalisme, André Breton, psychanalyste attiré, Andreas Embiricos entretient avec les grands esprits des années 20, des rapports étroits, gravitant autour d'un mouvement dont le but révolutionnaire n'est rien de moins que la transformation du monde.

Mais si le surréalisme a voulu transformer le monde, en Grèce, où sévissait la dictature fasciste suivie par l'occupation allemande, il a dû se limiter au volet de la subversion dans les lettres. Embiricos s'érige en maître d'oeuvre de ce procédé, qui mènera à l'éclatement des formes et à une fécondation des esprits dont les effets se feront ressentir jusqu'à nos jours.

Textes et titres de *Haut fourneau* sont d'une pure provocation : « Le bobo des crapauds », « Les cloches de la frégate », « En chevauchant des ânes et chérissant les dames », « Une femme sage vaut trois oiselles ; une femme simplement femme vaut des cheptels de gazelles »... Incohérence et agression verbale, s'écrient les uns. Ridicule écriture automatique, lancent les autres, dédaigneusement. Mais certains voient dans ce bouquin bizarre un phare qui éclairera et revigorera la poésie grecque.

Parmi ceux-là, Odysseas Elytis, qui se lie d'amitié avec Embiricos, et dont l'oeuvre sera profondément marquée par l'influence surréaliste.

Ce n'est qu'aujourd'hui que la poésie d'Embiricos commence à prendre la place qui lui revient dans la littérature grecque. Comme une grande partie de la littérature surréaliste, ce n'est certes pas une poésie facile d'accès. Le poète utilise un amalgame de langues : la savante, fabriquée de toute pièce à partir du grec ancien, et la démotique, langage issu du peuple et pourvu d'une grande richesse d'émotivité directe.

Mais l'incohérence décrite par les âmes sensibles de l'époque n'est qu'apparente. Il faut pénétrer — verbe cher au poète — la structure hermétique du texte pour en dégager les harmonies cachées, les non-dits haletants, grouillants d'allusions à un monde hors texte mais presque palpable même si non compris, dans une atmosphère d'obscurité lumineuse.

On l'aura deviné : le noyau, la fleur cachée au fond de l'oeuvre d'Embiricos, n'est nul autre que l'amour : charnel, chargé d'érotisme, libérateur, créateur. La tâche du traducteur : celle de nous livrer ce petit univers apparemment clos et incohérent mais dont la cohérence céleste de l'amour vibre dans chaque mot.

La traduction de Jacques Bouchard, fondateur du département d'études néo-helléniques à l'Université de Montréal, vient accomplir cette mission impossible avec une telle subtilité et avec un tel brio que l'on est tenté de dire que c'est le poète, peu importe qu'il soit mort, qui est venu chercher son traducteur.

Étudiant en Grèce en 1965, Jacques Bouchard rencontre la poésie d'Embiricos. C'est le coup de foudre. « Je n'arrivais pas à comprendre ces poèmes, mais c'était comme si je les fertilisais de façon intuitive », affirme-t-il.

Mais ce n'est que 25 ans plus tard qu'il trouve, en français, au bout d'un long apprentissage, le son et le sens, la connivence entre les mots pour enfin se lancer dans la traduction de l'oeuvre poétique complète d'Andreas Embiricos (dont le deuxième recueil, *Terre intérieure*, est en chantier).

Georges Steiner l'a déjà affirmé : la traduction est, aussi, acte d'amour, d'interpénétration, de fécondation. « On ne peut pas aimer n'importe qui », souligne Jacques Bouchard, le rire aux yeux. « Et on ne peut pas traduire n'importe quoi. Traduire Embiricos, ce n'était pas une commande. J'ai trouvé dans cette oeuvre les valeurs les plus sûres pour moi. Maintenant, est-ce que je suis en train de réaliser l'oeuvre, où est-ce que je « réalise » que, au fond, il s'agit de moi ? »

Jean-Pierre ISSENHUTH

▲ Poésies

À L'ÉCOUTE DE L'ÉCOUMÈNE

Gilles Hénault
L'Hexagone, 1991.

LES FLEURS DU SIÈCLE À VENIR

Michel Muir
Le Nordir, 1991.

L'INTRADUISIBLE AMOUR

François Charron
Écrits des Forges, 1991.

ON A RAISON de dire que l'activité critique est dérisoire. La critique essaie d'être le singe du temps et n'en a pas les moyens. Dans son travail d'aveugle, un réconfort faiblard : même Baudelaire s'est quelquefois trompé et beaucoup de gens, dans beaucoup de domaines, se trompent avec entêtement. Je pense à ceux qui, en ce moment, abattent pas loin d'ici un érable de Norvège. Ils vont sauver de la corruption par les feuilles mortes la fausse virginité d'une piscine d'eau de javel, creusée au milieu d'une simili-Floride en plastique bleu. Il ne suffisait plus de chasser les oiseaux salissants avec des insultes. Dans un accès destructeur de puritanisme de banlieue, on a décidé d'éliminer l'arbre.

Ce nouveau fait d'armes de la tronçonneuse et le saccage presque gratuit de la végétation devraient me rendre sensible aux grands sujets évoqués par Gilles Hénault : la désertification des steppes, la faim dans le monde, les marées noires, l'effet de serre, la violence, la guerre, la misère, l'éventualité d'une glaciation, le déclin de l'Amérique... L'intérêt pour ces grands problèmes est sans aucun doute le fait d'une poésie consciente et généreuse. Mais la poésie dispose-t-elle de solutions à ces problèmes ? Quant à les poser et à les rappeler, ce qui est utile, les médias s'en occupent presque à plein temps. Alors, me dis-je, agacé, que va faire la poésie sur ces galères ? Elle y perd en poésie, et les grands

Éloquence, mystère et ressassement

À L'ÉCOUTE DE L'ÉCOUMÈNE

GILLES HÉNAULT



problèmes n'y gagnent rien. Je préfère la poésie d'Hénault quand elle dit, décrochant comme par distraction des grands sujets : « Dans mon jardin / la capucine se double d'une pensée / la belle-de-jour s'épanouit / au long des murs / mais les étés me sont comptés / et les hivers plus encore / Amarante ! pourquoi ce mot / dont la fleur m'est inconnue (...). Je m'en veux d'escamoter les quatre derniers vers, mais des jeux de mots faciles me les gâchent. Ce qui reste, ici, je le trouve vraiment beau. Aussitôt après, malheureusement pour moi, on recommence à « engranger l'écho des futurs ».

Que d'éloquence et de passion déployées pour des généralités qui tombent à plat ! La formulation chargée et laborieuse n'arrange rien. Des paroles « déchirent le tissu du silence d'un coup de sabre ». La « haine des pieuvres » est « tentaculaire ». Les « secrets tus inhibent la porosité des pensées ». Les autos « klaxonnent leur fébrilité jazzée ». L'ordinateur « se file un cocoon de prologomènes à la lumière du logiciel ». Et puis il y a cet « effet subliminal au niveau du murmure liminaire »... L'écolier limousin est enfoncé une fois de plus.

Par la suite, une tentative

d'imitation de la poésie chinoise en quatre pages, justifiée par une note de cinq pages, tourne en véritable chinoiserie : « Jaune le soir vers nuit blanche / Luit lune à l'est soleil rouge / Chanter maison claire amis / Foyer boire vin nouveau ». Pour les courageux, trois autres sections suivent, que j'ai seulement survolées : *Images d'un coma*, *Poèmes noirs de mes nuits blanches* et *Poèmes épars*, pour un total de 149 pages.

Le recueil de Muir est plus mince. C'est le dixième d'une oeuvre lancée en 1970. Le titre, illustré par *Fleurs sur fond noir* de Nicolas de Staël, inquiète par l'énormité de la promesse, mais l'épigraphie de Joë Bousquet serait plutôt engageante : « Être seul à parler une langue que tout le monde comprend ». Est-ce que je vais comprendre ? J'avoue que j'ai du mal. « Aux moments de la vibrance verte / L'orchestre des mains explose ». Deux lignes suffisent à me semer et, après une vingtaine d'autres, je ne suis plus qu'un petit point à l'horizon.

Il y a tout de même un passage qui me fait regarder magiquement, comme Alice : « Moi, / À genoux / Appuyé contre une fenêtre / J'entends des étoiles / Prier. Ici, je comprends, même si j'entends mal. Dans l'ensemble, si j'en crois Muir, « les fleurs du siècle à venir » vont être drôlement plus tarabiscotées que celles de Nicolas de Staël, et je ne suis pas sûr d'aimer le style du XX^e siècle. Pour le fond, j'adhère : c'est d'amour qu'il est question.



Même sujet dans *L'intraduisible amour* de François Charron. Le titre est magnifique et, l'ayant vu, je me disais : « Enfin, Charron va peut-être donner libre cours à ce qu'il est vraiment, sans le gâcher par un verbiage inarrêtable, et je pourrai dire du bien de son livre sans tricher ». Maintenant, j'ai le livre en main et trouve difficile d'avaler 192 pages de la même chose. Placer Jorge Guillen en exergue, lui si sobre, c'est du masochisme ou le dernier degré de l'inconscience.

Il est possible d'évoquer clairement l'intraduisible, Charron le prouve, mais l'ensemble laisse l'impression d'une accumulation de notes mises bout à bout, sans aucun tri. Même si l'auteur ne le pense pas, on ne peut s'empêcher de lui prêter l'idée : « Tout ce qui sort de ma plume est génial ». C'est affreux de constater qu'un poète gâche de grandes possibilités par négligence. Serait-ce l'éditeur qui mesure la poésie au poids éditorial et encourage pareil délayage ? J'espère que non.

Rien n'est à priori incompatible avec la poésie, mais je ne trouve pas qu'ils soient, dans ces trois livres, devenus suffisamment poésie pour emporter l'adhésion. Manquent-ils de couleur personnelle ? Font-ils trop penser à du déjà lu, trop ou trop peu lisible ? Il y a de cela, sans doute, dans mon éloignement, sans compter tout ce qui m'échappe.

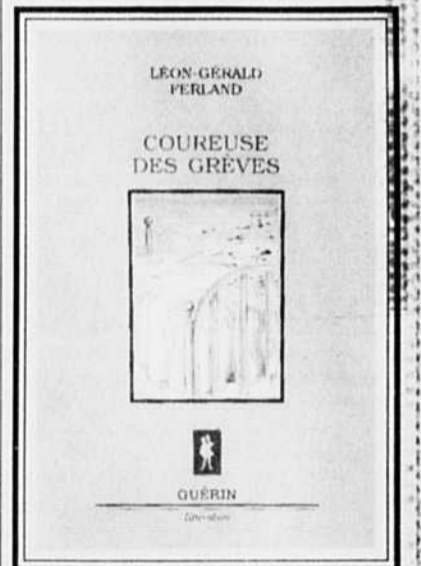


GUÉRIN
l'éditeur qui édite

Léon-Gérald Ferland

COUREUSE DES GRÈVES

Roman



Montréal, Guérin, 1991
312 pages
15,3 cm x 22,8 cm 14,25 \$

Quand on est une femme, médecin à Sept-Îles, et qu'on s'ennuie un peu pendant l'hiver - entre Jérôme et Jérémie, on saute dans le premier avion en partance vers le Sud et on s'envoie en l'air. C'est tellement sans conséquence ! Des nuées d'hommes s'activent alors, mais la vie ne s'en trouve-t-elle pas inexorablement bouleversée ?

Quand on est écrivain, rivé à l'écran de son ordinateur, et qu'on a une pareille amie, la tentation est grande de raconter, d'amplifier tout cela pour en faire un texte. Mais la vie ne sera-t-elle pas métamorphosée par cette narration ?

Quand on est lecteur / lectrice, en train de lire cette couverture, l'envie est grande de se procurer ce livre. Mais peut-on risquer de voir sa vie être à jamais remise en question ?

Professeur de littérature, chargé de cours à l'UQAM et avocat, Léon-Gérald Ferland trouve le temps de transcrire son imaginaire : il travaille en ce moment à l'écriture d'un scénario.

Distributeur exclusif: ADP
(514) 523-1182



OÙ TROUVER LES MEILLEURS PRIX ?



Le petit Larousse illustré
seulement **34⁹⁵\$**
Prix ord. 54,95\$



L'art du XX^e siècle
dictionnaire de peinture et de sculpture
seulement **95⁹⁵\$**
Prix ord. 130,00\$

LIBRAIRIE  **PAPETERIE**

le Parchemin

CENTRE D'ESCOMPTE DU LIVRE
MEZZANINE, STATION DE MÉTRO BERRI-UQAM
Service courtois et professionnel **TÉL.: 845-5243**
Prix en vigueur jusqu'au 31 décembre ou selon disponibilité

JAPRISOT



SÉBASTIEN JAPRISOT SERA AU QUÉBEC DU 1ER AU 5 DÉCEMBRE 1991



«Une enquête qui nous fait tirer la langue et sauter de chapitre en chapitre sans prendre le temps d'un verre d'eau. C'est haletant.»
Jacques Folch-Ribas, *La Presse*

«Les héroïnes de Japrisot sont d'inoubliables entêtées qui ont peut-être perdu quelque chose — le plus souvent un grand amour... — mais qui sont patientes et fidèles comme personne. Elles arrivent toujours à leur fin. Et nous ne restons jamais sur la nôtre.»
Marie-Claude Fortin, *Voix*

● **Éditions Denoël,**
● **367p., 24,95\$**

Sébastien Japrisot sera à la librairie Champigny au 4380, rue St-Denis à Montréal le dimanche 1er décembre de 14h30 à 15h30.

le plaisir des
Livres

Andrée MAILLET

▲ choses écrites

Carnet 11

LA YUGOSLAVIE n'a jamais existé. Les Serbes hégémoniques naturellement guerriers tenaient la mort en mépris : leurs principaux attraits aux yeux des grands empires. Ceux-ci eurent toujours besoin pour soutenir leur propre hégémonie de leurs vassaux les plus féroces. D'où leur soutien aux Serbes qui entreprennent aujourd'hui de détruire leurs voisins. Ceux dont la patience, hélas ! était usée — et abusée par l'exemple des États Baltes.

Alan Horic, poète croate, me fit en résumé un cours sur le sujet dans sa première lettre à moi, en 1954. Il avait 24 ans, moins peut-être ; cinq années de Légion étrangère au service de la France, un courage éprouvé, de grands dons d'écriture que moi j'ai reconnus. Il publiait en langue croate, chantant la nostalgique aspiration à être, de son peuple. C'est le rôle des bardes. Les entendre, les écouter, agir, ce serait épargner le sang. Dans sa pièce *La guerre civile*, Montherlant écrit : « Je suis la bonne guerre. Je régénère les peuples... Il y a des peuples qui ont disparu dans une guerre nationale ; il n'y en a pas qui ait disparu dans une guerre civile ».

Effectivement, il n'y a pas de guerre civile dans ce maladroite assemblage de peuples différents, distincts les uns des autres : origine, coutumes, religions, régions baptisées, Yougoslavie. Il y a une guerre nationale. Si elle n'est arrêtée par la Communauté européenne d'abord et de toute urgence, et par l'ONU sans plus tergiverser ni négocier, le sang coulera en Flandre, dans la Courlande, en Silésie. Entre San Sebastian et Burgos, à Chypre de nouveau. Ne croyait-on pas, avec quelle fierté ! ces horreurs bien bannies à jamais de l'Europe. Ce diamant entre tous le plus pur, le mieux taillé, exemplaire, enviable, cette civilisation européenne encadrée entre océan et mers et deux continents : l'asiatique et l'africain. N'avait-elle pas donné aux civilisations du monde mille fois ce qu'elle en avait jamais reçu ? Et des exemples, et des leçons de ce qu'il faut éviter et de ce qu'il faut faire pour le bonheur des peuples.

Pourquoi, comment cette rechte qui remet en cause un niveau d'humanité encore jamais atteint ? Réponse de Metternich à David d'Angers : « Pour les massacres en Galicie, m'avoir voué, moi, à l'exécution de l'histoire ? Vous tous, poètes naïfs, candides sculpteurs, musiciens, romanciers d'Occident, qui, dites-le donc, est le Prince de ce Monde ? »

2 MARS 1984 — TÉLÉVISION : Michelangioli joue le premier concerto de Ravel — superbe ! Il en fait ressortir... non, il en expose des premières mesures et tout au long du premier mouvement tous les sortilèges, le mystère, une cascade éblouissante de sons inventés ailleurs, au-delà, en-deçà. 12 septembre 1991 — Mais pourquoi lui faut-il sautiller à folle vitesse dans *Doctor Gradus ad Parnassum* Taram tatum ! Taram



tatum ! (Voici que j'imitte Georges Nicholson).

Hier soir, Lyn et moi avons vu le plus éblouissant documentaire (venant de Suisse) sur les boîtes à musique : des serinettes au piano mécanique le plus sophistiqué des deux premières décennies de notre siècle. Sur un rouleau, Debussy avait enregistré *Doctor Gradus ad Parnassum*, ma pièce préférée du *Children's Corner*. Entendre Debussy lui-même en personne ! Quel bonheur ! À se mettre à genoux ! Beau à pleurer ! Virtuose, évidemment, mais le sentiment n'était pas seulement ajouté à la musique ; l'émotion exacte, le son expressif était dans chaque note. Et, Debussy jouait *Gradus* moins vite, infiniment plus chanté, plus lié, le thème tout au long voguant sur l'harmonie des arpèges. J'essaie de dire l'indicible.

(Opposer à Debussy, dans *Gradus ad Parnassum*, la cassette de Ravel qui interprète lui-même sa *Pavane pour une Infante défunte* — pas de pédale au début ; trop rapide, trop sec. Les grands comme Gieseking — et ma tante Blanche, dit-on — en faisaient un thrène solennel saisissant.) Est-ce que la *Pavane* vous a déjà remis en mémoire à vous aussi le tableau le plus poétique du Gréco : *L'enterrement du compte d'Orgaz* ?

Le 15 novembre 1991 — Oui, novembre est un grand mois, plus long qu'il n'y paraît puisque, se rétrécissant, les jours lumineux se dédoublent en nos yeux, miroirs de nos âmes, et de celles des morts aussi. Mois des saints ; mois des morts ; mois de la mort de guerre : la belle mort, la grande mort. L'effort de mémoire qu'il exige afin de ralentir sa fougueuse course à la rencontre de l'Hiver-les-beaux-jours est cause qu'il s'étire... Hé ! Regarde-moi, tandis que je te parle ! Viens un peu là tout près tandis que je te cause (dialogue de René Clair ?) Tu existes en plein dans le plus bel automne du monde. Ne me crois pas : viens-y voir ! Chez nous le gris rosit, les toits bleussent et les gens dans la rue ont tous, tous le beau fard de novembre. C'est-à-dire... Qu'il est frisquet mais non glacial : tout juste un stimulus à la peau ; il n'est pas sec (on n'a jamais subi ça, un novembre sec). Il est donc humide ; juste assez pour assouplir l'épiderme, retenir son eau naturelle, repasser le front, lisser les joues. Dans l'air de novembre, on se passe de crèmes hydratantes. Novembre grisâtre, dis-tu ? C'est le fond du tableau : cinq visages humains sous la taie à reflet de perle d'un ciel comme ça de novembre : un bouquet qui part du crème rosé jusqu'à la nacre claire, jusqu'au blanc carminé... Souriez ! Ils le font, s'en étonnent, s'habituent, recommencent. Un si petit signe, un

sourire !

Voici l'humanité : elle se ressemble presque parfaitement, elle est en tout reconnaissable. Qu'attelle à voir avec novembre et le calendrier ? Tout à voir. Le calendrier, c'est quoi ? Ah ! Vous le savez ? La vérité est que, effectivement, la terre est belle et bien remplie des vivants et des morts, et que ce mois rappelle que les vivants sont les enfants des morts — que sans les uns tout à côté des autres, et des bouquets de coquelicots, il n'y a pas plus d'histoire que d'avenir, pas plus de réités qu'il y a de rêves... C'est parce qu'il nous le rappelle que j'aime le mois de novembre. Et que je vous invite, ne serait-ce qu'en lui présentant votre si beau visage de Sapiens-Sapiens, à faire comme moi : à pavaiser...

À la manière de Séi Shōnagon, dame d'honneur de l'impératrice à la cour de Kyoto.

Choses honorables à faire : Chanter les combats et la gloire des saints, nos illustres aïeux, le 1er novembre.

Fleurir d'immortelles la tombe de nos grands-parents, le 2 novembre. Porter le coquelicot rouge 10 jours avant le 11 novembre, Armistice et Souvenir, et 10 jours après.

Rappeler, le 24, les Hauts Faits de la Rébellion de 1837-1838 et les glorieux noms de Chénier et de Nelson, chefs des Patriotes.

Vouer à l'exécution (1) de notre descendance le nom du vieux brûlot

Qui était Dame Séi Shōnagon ? Une jeune personne de la haute société à la Cour de Kyoto, belle et cultivée, et une écrivaine. Au 10e siècle de notre ère, la littérature du Japon s'écrivait dans la langue de ses conquérants civilisateurs : le chinois. Ce sont des femmes de la noblesse qui ont fixé la langue japonaise — en l'écrivant et lui donnant le style, c'est-à-dire leur raffinement, leurs sentiments : leur âme. Nous connaissons une dizaine de ces chefs d'œuvre : romans et récits poétiques. Séi Shōnagon est l'autrice (2) du *Makura-no-Sōshi*, qui veut dire *Le livre de chevet* (titre de l'exemplaire que mon père m'a donné en 1936). Mais, le *Makura-no-Sōshi* se traduit parfaitement par *Carnet sur l'oreiller* à cause de la nature même de la langue japonaise. Je suis ravie de savoir que le genre que je pratique en ce moment, que cette forme littéraire qu'est le Carnet, a été inventé par une délicieuse et jeune femme de 20 ans, au Japon, il y a mille ans...

(1) L'admirable formule de David d'Angers sur sa médaille à la mémoire des victimes de Galicie.

(2) Ceux qui écrivent « auteure » sont grossiers à l'égard de M. Greville

PAUL NIZON

L'écriture de tous les désirs

Francine Bordeleau

INVITÉ par l'Institut Goethe et par le consulat suisse pour le Salon du livre de Montréal, Paul Nizon, en qui l'on s'accorde à voir l'un des plus grands écrivains suisses allemands contemporains, m'a d'abord parlé... d'Yves Montand.

Nizon et Montand n'étaient pourtant pas des amis. Mais sans doute l'écrivain de 62 ans, père d'un petit garçon de deux ans, s'est-il trouvé, le 9 novembre dernier, une certaine ressemblance avec le comédien et chanteur. Sans doute a-t-il douloureusement songé que lui aussi risquait de laisser trop tôt un jeune fils. Et peut-être s'est-il revu lui-même, ce 9 novembre, en jeune garçon de 12 ans perdant définitivement un père qui, par sa langue et sa culture slaves (c'est la mère de Nizon qui est suisse) et en raison de la maladie, avait toujours été plus ou moins inaccessible.

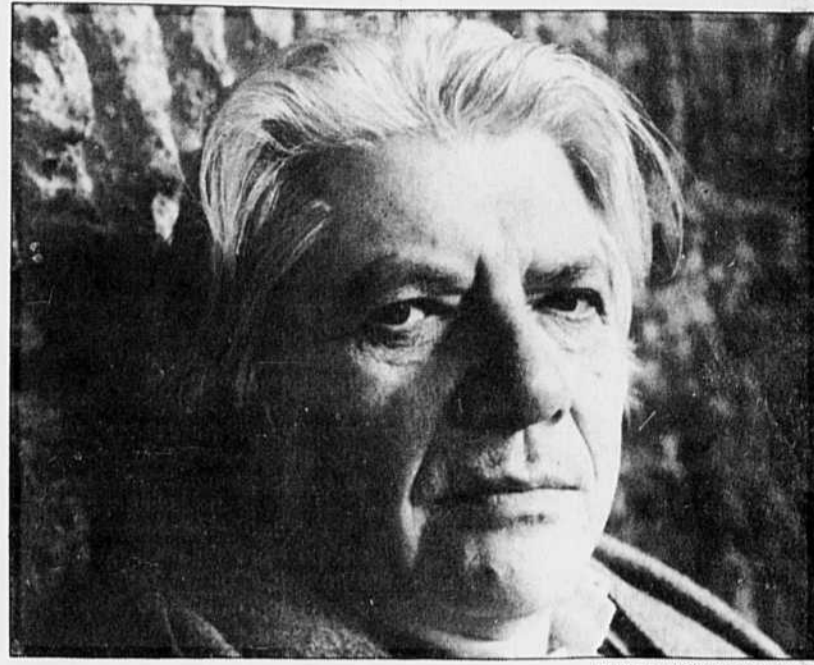
« Personne ne peut dire où se trouvent les origines de son écriture », confie Paul Nizon dans l'ouverture de *Marcher à l'écriture*, un essai qui regroupe les textes des conférences qu'il a données en 1984 à l'Université de Francfort et que les éditions Actes Sud viennent de publier. Mais je crois qu'il y a en partie, dans l'écriture de Nizon, une tentative de rejoindre « ce père émigré russe, devenu si précieux justement à travers son absence, ce père qui était un personnage très intéressant (un chimiste, inventeur et créateur) et venait d'un pays dont je ne connaissais rien ».

Durant cette entrevue qui se déroule dans le bar de l'hôtel Hilton-Bonaventure — ce genre d'hôtels que l'écrivain, pourtant amoureux des métropoles et des grandes capitales à cause du courant de désir qui les traverse continuellement, trouve hideux —, il y aura de ces instants magiques où Nizon, enflammé et passionné, parlera d'abondance. L'évocation de ce père « qui a joué un grand rôle dans ma vie et aussi dans mes livres (très longtemps j'ai porté sur moi une photo de mon père, moi qui n'ai jamais porté la photo d'une femme ou de mes enfants) », est un de ces moments.

L'écrivain que l'on commence à peine à découvrir ici est heureux, aussi, de parler de *Canto*, son deuxième livre et son premier roman écrit il y a maintenant 30 ans mais publié en français seulement cette année par les éditions Jacqueline Chambon. « Présenter dans une autre culture un livre écrit il y a 30 ans, et lui permettre d'être lu comme un livre d'aujourd'hui, c'est quand même quelque chose pour un auteur ! »

Douce revanche pour Paul Nizon que la traduction de ce roman « qui a longtemps passé pour un livre d'avant-garde, que le monde allemand n'a pas compris. Dans les années 60, la littérature engagée triomphait en Allemagne, il fallait écrire sur la guerre et la mauvaise conscience. Moi je n'ai jamais eu envie d'écrire de la littérature engagée ».

« Père, rien qui vaille la peine d'être mentionné » : ainsi commence *Canto*, qui demeure le plus lyrique des romans écrits à ce jour par Nizon (une dizaine, dont la moitié à peine a été traduite en français).



Paul Nizon

« Dans *Canto*, je suis déjà entièrement moi-même. Tout est là : mon idée de l'écriture et de la vie, mes valeurs. Mais voir ce livre aujourd'hui m'est un petit peu pénible parce que je ne suis plus du tout cet homme-là, cet auteur-là : il y a dans ce livre des forces littéraires que je ne pourrais plus trouver aujourd'hui ».

Avec *Canto*, écrit à Rome, le Bernois de langue allemande découvre la fonction maïeutique des capitales. Et développe sa méthode qu'il explique dans *Marcher à l'écriture* : pour chaque livre Nizon loue une mansarde, toujours dans une métropole — et, depuis une quinzaine d'années, toujours à Paris —, et la quitte en même temps que l'écriture du livre. « J'ai besoin de m'isoler et d'enfermer tout ce qui va avec cette création dans un lieu confiné. À Paris, j'ai loué une vingtaine de petits studios, de chambres de bonne, de mansardes dans des quartiers différents. Chaque fois c'est comme si je vivais une autre vie romancée. C'est une manie d'écrivain », me dit-il dans un sourire.

Mais l'écriture ne signifie pas qu'un changement de décor ; elle est une lutte, une tension, elle est alimentée par la peur de ne pas pouvoir faire le livre.

Cette tension, elle fut sans doute très forte en 1975-76 pendant que Nizon écrivait *L'année de l'amour* (paru en français en 1985 chez Actes Sud), un roman pour lui fondamental parce qu'il marque un retour à l'écriture et les débuts de son existence parisienne.

« Mélange de tristesse, d'espoir et de mélancolie », ce récit culmine dans une phrase qui se déploie sur 16 pages (!) et correspond à une course nocturne en autobus dans Paris. Paris, cette capitale qu'il aime par-dessus tout, « parce qu'elle est chargée d'histoire et de mémoire, parce qu'elle est extraordinairement érotique, pleine d'amour et de sexe ».

Le narrateur de *L'année de l'amour*, le plus connu des romans de Nizon, attend de la capitale qu'elle lui apprenne s'il est un véritable créateur. Je dis « le narrateur », mais on pourrait aussi bien dire Nizon lui-même car l'écrivain ne s'en

cache pas : « Pour chaque livre je fouille dans ma vie. Le premier matériau de l'écriture est le vécu et l'autobiographie est omniprésente dans mes romans ».

Outre sa propre vie, deux grandes figures hantent l'œuvre de Nizon : celles du grand écrivain suisse Robert Walser, bernois lui aussi, interné dans un asile d'aliénés en 1929 et mort en 1956 le jour de Noël sans en être jamais sorti, et de Van Gogh. « Je suis une sorte de fils de Walser », souligne Nizon. Quant à Van Gogh, « il y a dans ses toiles une explosion d'existence et c'est ce qui m'a toujours troublé ».

Tout comme Van Gogh, Paul Nizon s'évertue à « rendre vivantes et existantes les choses. Parce que la conscience est si rarement vivante : on atteint des états supérieurs dans l'amour, la mort, pour un instant les gens se rendent compte de ce qu'est la vie, mais le reste du temps ils dorment, ils vivent à travers des messages appris, acquis et jamais questionnés ». L'homme s'enflamme, le regard si particulier qu'il jette sur les gens est sur moi : « Vous me comprenez, n'est-ce pas ? »

Canto, page 17 : « Celui qui se sait couché sous l'arbre couvert de fruits, conscient que c'est là le but de sa vie, (...) ne saurait se contenter d'une vie offerte dans de petits cornets ». Paul Nizon, 18 novembre 1991 : « J'ai toujours peur de m'endormir à tout jamais, d'être insensible ou de devenir un de ces passagers passants qui passent à travers la vie comme enfermés dans un train, qui n'ont jamais rien senti, rien vu ».

Il faudrait voir à ce moment Paul Nizon, l'entendre dire encore que si l'écriture procède chez lui « d'un manque, d'un malheur ou d'un malaise », elle procède peut-être d'abord d'une abondance. « L'abondance, la force des sentiments chez moi est telle que je dois les noter, les écrire pour ne pas en être submergé ».

Paul Nizon n'écrit pas dans l'absence mais dans la démesure. Et finalement ses livres, comme il le dit lui-même, lui ressemblent : ils témoignent d'une intelligence redoutable, d'une sensualité passionnée et d'un amour avide des femmes.

LES IMAGES IMMOBILISÉES

Procéder par impressions
Nicole Gingras

Ce texte repense le cinéma du point de vue de la photographie. Comment l'insertion d'une image figée questionne-t-elle le mouvement, le temps, la durée au cinéma ?

15 \$ * 158 pages

Les éditions **Guernica**
Distribution DMR/Socadis



LA MAUVAISE FILLE

Carla Cerati
Traduit de l'italien par Claude Bonafant
La Découverte, Paris, 1991.
288 pages

Hervé Guay

LA MAUVAISE FILLE de Carla Cerati me rappelle sans que je puisse m'en empêcher *Une mort très douce* de Simone de Beauvoir. Ce beau livre où la compagne de Jean-Paul Sartre a tracé le portrait de sa mère aux dernières heures de sa vie. Une différence de taille cependant, le récit français est un condensé alors que le roman italien s'étend sur plusieurs années et détails, de telle sorte que la relation mère-fille aborde sans cesse de nouveaux ri-

Avec le temps

vages, jusqu'à la mort inévitable de la génitrice.

Le livre s'ouvre au demeurant sur cette citation — qu'on peut presque considérer comme un avertissement : « Il est très douloureux de divulguer la vie de sa mère et pervers de révéler ses erreurs. Pourquoi suis-je donc en train de le faire ? » (Edward Dahlberg). Citation-aveu d'une culpabilité qui s'exerce jusqu'aux dernières pages de l'œuvre même quand la relation entre la narratrice et sa mère a commencé de s'empêtrer de sérénité.

Précisons que ce roman de l'introspection ordinaire, passe à la moulINETTE les moindres détails d'une fréquentation difficile, doublée de surcroît d'un conflit de génération aiguë. La mère a vécu la misère de

l'Italie fasciste, la fille s'est identifiée aux idéaux de 68. L'une est obsédée par une sécurité, faite de routine et de petites économies, l'autre en quête d'autonomie au nom d'une liberté, constamment remise en cause par les vicissitudes familiales.

En faisant le procès de la mère, c'est également celui de la famille qu'entreprend Carla Cerati. Cette entité dont le centre inexpugnable est la *mamma*, sur les épaules de qui repose entier l'édifice.

L'ouvrage oppose incidemment deux matriarcales, toutes les deux amputées du bras patriarcal, comme si le conflit à résoudre n'avait pas besoin d'éléments superfétatoires. Évidemment, sa résolution réside dans la mort d'un des deux partis. Or, l'une aura arraché à l'autre la meilleure part de sa vie dans ce règlement de comptes à la Strindberg. Dans la parcimonie toutefois, plutôt que dans la démesure, le temps et le passé apaisent ce qu'il restait d'acrimonie, ces deux éléments faisant mieux que force ni que rage.

Ces deux vies indissociables, Carla Cerati adopte le carcan réalistico-naturaliste pour les rendre sensibles au lecteur. Son écriture simple, jamais mélodramatique, s'approche du documentaire vérité. En tous cas, on

y retrouve cette abondance de détails, ces culs-de-sac, ces répétitions, l'impression d'unité indestructible qui s'y apparente.

Les trois divisions de l'ouvrage relancent également la curiosité du lecteur que les abîmes de la première partie auraient peut-être tendance à faire décrocher. Cette deuxième section, consacrée aux souvenirs de la mère, allège la somme du roman, lequel se serait sans doute effondré sans cette respiration qui mène à l'adieu final.

De plus, ces trois saisons entre mère et fille équilibrent le parti pris extrêmement partial de l'auteur. Point de vue qui s'affiche déjà dans le titre mais qui n'en demeure pas moins indigeste lorsque ressassé et non renouvelé. Heureusement, Carla Cerati a su éviter que son roman soit uniquement une lamentation.

Elle a même permis d'avantage en soudant par le passage du temps mère et fille. Cette dernière, quand sa mère meurt, a à peu près le même âge que lorsqu'elle a dû prendre en charge sa mère contre sa volonté. Sa dépendance prochaine s'entrevoit. La vindicte a laissé place à la clémence. De guerre lasse, la tendresse intervient. Avec le temps, on ne hait plus.

Un bon conseil Ne tumez pas
LA FONDATION DU QUÉBEC DES MALADIES DU CŒUR

MARIE-ANDRÉE BEAUDET
Langue et littérature au Québec 1895-1914

Marie-Andrée Beaudet
Langue et littérature au Québec 1895-1914
l'Hexagone, coll. « Essais littéraires »
224 pages, \$22,95



Langue et littérature au temps de Nelligan. Le français québécois pouvait-il devenir une langue littéraire ? La querelle exemplaire de Jules Fournier et Charles ab der Halden. Camille Roy le programmeur. Avant-garde et régionalisme : la guerre des appartenances. L'École littéraire de Montréal et la mission académique de la Société du parler français. L'enjeu littéraire « Émile Nelligan ». Des questions qui engagent aussi le présent.

l'Hexagone
lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

TOUS LES LIVRES QUÉBÉCOIS

25% de rabais

tous les livres et tous les compacts: dividendes ou rabais **20%**

BERTRAND

Place Ville-Marie, 861-5808

3456 Saint-Denis, 849-4533